

ECOLE INTERNATIONALE DE PSYCHANALYSE APPLIQUEE



Le rôle de la fonction paternelle dans la névrose d'échec

Agnès Karras

Troisième cycle

2022- 2023

Sommaire

Introduction.....	1
I. La névrose d'échec : une névrose réelle	3
1) Qu'est-ce que l'échec	3
2) Comment définir la névrose d'échec ?.....	4
3) Approfondissement du concept de la névrose d'échec.....	6
4) Un Surmoi tyrannique à l'œuvre dans la névrose d'échec	8
5) La dynamique pulsionnelle.....	9
6) Le Symptôme et les « symptômes intermédiaires » : une névrose poly symptomatiques	10
7) Masochisme moral et jouissance de l'échec.....	13
8) Cas particulier.....	16
9) Le mythe de Sisyphe.....	18
II. Le rôle de la fonction paternelle dans la névrose d'échec.....	21
1) Qu'est-ce que la fonction paternelle ?.....	21
a) Faut-il un homme ?	21
b) Les pères lacaniens : les différentes instances.....	22
2) Le rôle de la fonction paternelle dans la névrose d'échec.....	25
3) La névrose d'échec et son rapport aux Pères dans la clinique : étude du cas de Mme K.....	44
III. Du collectif à l'individu : la névrose d'échec peut-elle être dépassée ?	52
1) Une névrose collective	52
2) La névrose d'échec dans la cure.....	58
3) Avenir de la névrose d'échec : une hypothèse.....	67
Conclusion	70

Introduction

Je commencerai ce travail par une citation d'Oscar Wilde qui permet de se plonger parfaitement dans la pensée du névrosé de l'échec : « *En ce monde, il n'y a que deux tragédies. La première est de ne pas obtenir ce que l'on veut, et la seconde est de l'obtenir. Cette dernière est de beaucoup la pire - cette dernière est une vraie tragédie !* ». Selon toute logique, « réussir à obtenir quelque chose de désiré » fait appel au principe de plaisir et doit provoquer un sentiment de satisfaction. Mais quoi de plus « illogique » que la psyché ? Quoi de plus surprenant pour la pensée cartésienne (et occidentale) que l'inconscient du névrosé ? Ainsi, le névrosé de l'échec ne fait pas exception car, inconsciemment, son désir le plus cher est de ne « pas réussir » et c'est justement ce qui lui procure du plaisir... Cette simple entrée en matière permet de comprendre que la névrose d'échec est un processus psychique complexe dont l'origine prend racine dans l'enfance du névrosé et qui aura des conséquences dans l'actuel du malade. Cette névrose est d'autant plus complexe qu'elle se dissimule derrière la pensée animiste du névrosé qui accuse alors « le destin » d'être à l'origine de leurs malheurs. Mais alors, la vraie question pour la psychanalyse est de comprendre ce qui justement est déguisé par le symptôme de l'échec.

C'est au cours de mes recherches et réflexions sur la névrose d'échec que le rôle de la fonction paternelle m'a semblé prépondérant dans ce dysfonctionnement libidinal. La fonction paternelle est un processus structurant et symboligène permettant de passer d'un « état de nature à un état de culture »¹, et donc de se reconnaître en tant que sujet individué mais aussi de reconnaître l'Autre dans sa subjectivité. Ce processus complexe fait appel à la fois au domaine du réel, de l'imaginaire et du symbolique et s'incarne à travers les représentants de la fonction paternelle : le père et avatars. Et, comme il s'agit d'un processus, la fonction paternelle est active, elle n'est pas figée mais au contraire elle est mouvante, elle se pense, s'interprète et se redéfinit. On comprend alors bien que cette fonction nécessite un certain équilibre entre le réel, l'imaginaire et le symbolique afin de permettre à l'enfant d'établir un sentiment de légitimité et de prendre sa place dans un monde auquel il appartient.

¹FREUD, S. *Totem et Tabou*. Gallimard, 2010.

Mais qu'en est-il alors lorsqu'il y a déséquilibre dans la fonction paternelle ? Le processus d'individuation semble figé et le névrosé se soumet inconsciemment à un éternel recommencement de ces schémas morbides, en lutte contre la castration et ne lui permettant pas de liquider son Œdipe. Donc un déséquilibre entre « les Pères » pourrait-être à l'origine de cette culpabilité originaire qui va entraîner le névrosé dans une dette imaginaire à l'égard d'un protecteur tout-puissant... L'échec serait alors le symbole de cette soumission volontaire et permet à chacun de garder sa place phantasmatique : le Père idéal sadique et son serviteur masochiste. Nous avons là les mécanismes à l'œuvre dans la névrose d'échec. Donc fonction paternelle et névrose d'échec semblent être deux concepts analytiques intimement liés : c'est ce que nous explorerons au cours de ce travail.

Dans un premier temps, nous étudierons en quoi la névrose d'échec est une réelle névrose et non pas un « simple symptôme névrotique » (I). Nous verrons alors qu'elle répond à une dynamique pulsionnelle qui lui est propre et présente un tableau clinique singulier. Puis, dans un deuxième temps, nous démontrerons le rôle indéniable de la fonction paternelle dans la névrose d'échec, qui sera illustré par une étude de cas (II). Et, enfin dans un troisième temps, nous verrons que la névrose d'échec peut aussi se décliner à plus grande échelle : celle de la civilisation et donc qu'il existe une forme de névrose d'échec collective dont la cure pourrait être une solution favorable permettant de la dépasser et d'acheminer un processus d'individuation autant personnel que collectif (III).

I. La névrose d'échec : une névrose réelle

Le débat que nous soulevons ici, et auquel je choisis de prendre part, s'articule autour de la conduite d'échec. Certains pensent que l'échec répété n'est que la fâcheuse conséquence d'un conflit névrotique et donc un symptôme parmi d'autres et qu'il n'y a pas de réalité clinique. Je défends ici la position que l'échec peut être LE symptôme. Alors, la possibilité de la réussite serait la cause, l'élément déclencheur entraînant le sujet dans une chute prévisible. Dans ce cas la névrose d'échec existe en tant que telle et a toute sa place dans la classification des névroses auprès de ses pairs : les névroses de transfert. Après, avoir défini ce que l'on appelle névrose d'échec, nous verrons la dynamique pulsionnelle et les mécanismes de défense mis en place par le Moi. Nous comprendrons alors que la névrose d'échec est singulière et a un mode de déclenchement particulier, et sensiblement différent des névroses de transfert « plus classiques ». Puis, nous étudierons le lien entre masochisme moral et névrose d'échec et enfin nous illustrerons nos propos grâce au mythe de Sisyphe, antihéros de l'échec.

Mais d'entrée de jeux, il s'agirait de définir ce qu'est l'échec, ce qui n'est pas si évident si l'on prend en compte toute la subjectivité que cette notion requiert.

1) Qu'est-ce que l'échec

A l'origine, le mot échec vient du persan, shah, qui signifie « roi » et ce mot figurait dans l'expression shah mat « le roi est mort »². Ce mot serait passé en français au XIe siècle faisant alors référence au jeu de plateau (d'origine perse). L'intérêt des échecs consiste à mettre le roi à mort. Donc la première définition du mot est liée au jeu de plateau et c'est la mort du roi qui met fin à la partie et permet de la gagner. La langue française s'est appuyée sur l'expression « mort au roi » afin de définir l'insuccès et donc le succès pour le camp adverse qui a justement mis le roi en échec. Dans notre cas, il est particulièrement intéressant de noter que l'étymologie du mot relie étroitement le roi/père et le succès/échec.

² Larousse dictionnaire – Disponible sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue>

C'est par la suite au XIII^e siècle, que la définition du mot s'est étendue à la signification qu'on lui connaît encore aujourd'hui c'est-à-dire « l'état ou la condition qui fait que l'objectif désiré ou prévu n'est pas atteint, et peut être vu comme l'opposé de succès, mais cela peut aussi désigner un sentiment qui surgit lorsque l'on regrette quelque chose, au même titre que le regret ».³ On voit clairement que l'échec est différent pour chacun, qu'il peut être partiel ou total, et surtout qu'il fait appel à un état émotionnel propre au sujet, d'où l'expression « sensation d'échec ».

Concernant le champ psychanalytique, nous retiendrons que l'échec est relatif et dépend de l'intensité du désir vis-à-vis de l'objet convoité. L'essentiel se trouve dans le discours du patient et ce sera son rapport personnel à l'échec que nous retiendrons. La neutralité et le non jugement recherchés en psychanalyse permettent alors de faire primer le ressenti du patient quant à son échec, réel ou phantasmé. Cet échec peut aussi être le « point d'entrée » en psychanalyse surtout s'il s'accompagne d'autres symptômes. L'analyste pourra alors, souvent pour lui-même, établir si l'analysant fait face à une névrose d'échec et donc l'amènera à prendre conscience de ses mécanismes inconscients. Cela nous amène au point suivant : de quoi s'agit-il lorsqu'on parle de névrose d'échec ?

2) Comment définir la névrose d'échec ?

La névrose est communément définie comme l'expression d'un conflit psychique. Plusieurs approches de l'origine de la névrose, de sa symptomatologie, classification ou encore traitements thérapeutiques peuvent être étudiés, selon les courants psychanalytiques et expériences cliniques. Dans l'étude de notre sujet, nous retiendrons la définition de Freud dans son article *Ceux qui échouent devant le succès*, car elle va nous permettre de mettre en lumière les mécanismes à l'œuvre dans la névrose d'échec. Freud évoque la névrose de la façon suivante « ...un tel conflit pathogène ne peut se produire que lorsque la libido vient à s'engager dans des voies et à s'orienter vers des fins que le moi a depuis longtemps dépassées et proscrites, qu'il a, par suite, interdites à jamais...La privation intérieure doit provenir du moi et contester à la libido le droit de s'orienter vers les autres objets dont elle cherche à présent à

³ Larousse Disponible sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue>

s'emparer... »⁴. Retenons alors la notion de privation intérieure et celle de Surmoi, que l'on peut aisément décrire comme « tyrannique » car le Moi est marqué par l'interdiction, et emprunte alors d'autres voies de satisfaction de substitution déclenchant alors le symptôme. L'important est qu'il y a satisfaction, que l'on pourrait qualifier de « diminuée » par rapport à la réelle satisfaction du désir refoulé (ou par le biais de la sublimation) afin de pouvoir être conforme aux exigences civilisationnelles. Les psychonévroses de transfert dans lesquelles se distinguent les conduites hystériques, phobiques ou obsessionnelles, résultent d'une privation intérieure de l'objet de satisfaction du désir. Freud précise que cette privation intérieure, soumise à la morale du sujet, est la condition principale de l'éclosion de la névrose mais cette privation interne ne va « *entrer en action* » que si la privation réelle, c'est-à-dire extérieure, lui a « *préparé le terrain* ». En effet, le Moi arrive souvent à tolérer un désir si ce dernier reste à l'état de fantasme et se trouve donc éloigné de toute réalisation possible. La situation de « danger » pour le Moi s'active alors si la réalisation de ce même désir s'approche de façon phantasmatique à cause d'excitations libidinales internes. Donc le fantasme devient un ennemi inconscient et intolérable dont le Moi s'applique à combattre la possible réalisation et donc à en refouler la représentation.

Or dans le cas d'une névrose d'échec il semble que le mécanisme à l'œuvre soit différent. En effet, le signal déclencheur d'un danger potentiel est donné par la possibilité d'un réel changement extérieur. Le sujet n'arrive pas à tirer de plaisir, au contraire, du changement réel extérieur et préfère alors soit se mettre en échec pour éviter ce changement, soit se mettre en échec à la suite de ce changement afin d'en détruire les bénéfices. Il y a donc, concernant la névrose d'échec, une fuite du Moi vis-à-vis de l'extérieure et qui engendre alors une privation uniquement interne du plaisir alors que dans le cas des névroses de transfert, ce sont les changements internes qui sont considérés comme dangereux pour l'équilibre de la structure psychique. En effet, le névrosé de l'échec est face à un paradoxe : il n'y a pas de frustration externe, bien au contraire et c'est la possibilité de la satisfaction du désir dans la réalité qui est inconcevable et déclenche alors la frustration interne car le sujet se refuse lui-même la satisfaction.

⁴ FREUD, S..*Essais de psychanalyse appliquée*. Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse Gallimard, 1933, pp.105-136 - Collection Idées.

La distinction entre un déclencheur interne dans le cas des névroses de transfert « classiques » et d'un déclencheur externe concernant la névrose d'échec, nous permet de considérer cette dernière comme sensiblement « à part », à la frontière entre psychonévrose et névrose actuelle. En effet, l'influence de la réalité extérieure est centrale et aboutit au dysfonctionnement libidinal, ce qui va entraîner un mécanisme d'autopunition dont la racine est située dans l'enfance du sujet.

3) Approfondissement du concept de la névrose d'échec

Freud fut donc le premier à détecter la particularité de la névrose d'échec et décrira ces cas comme des « exceptions » dans son court texte « Quelques *types de caractère dégagés par la psychanalyse* »⁵, bien qu'il ne se soit pas plus engagé sur le sujet. Helene Deutsch va approfondir cette découverte psychanalytique en 1930 et la définir comme « *la névrose hystérique de destinée* »⁶ qui présenterait des similitudes avec l'hystérie de conversion mais qui, d'autre part, serait une hystérie sans symptôme. En effet, dans l'hystérie de conversion, le conflit psychique vient se symboliser dans des symptômes corporels alors que dans son hystérie de destinée, le conflit se symbolise à travers les échecs que rencontre et provoque le malade. Deutsch le définit comme un troisième type d'hystérie pour laquelle la fixation libidinale restera toujours liée à l'objet paternel et sera donc difficilement traitable du fait d'un réel échec du refoulement de l'objet d'amour. Cette névrose est donc asymptotique, en apparence, car le névrosé ne montre pas de comportement dits hystériques mais il reste sujet aux mêmes fixations dans sa vie psychique que ceux qui souffrent d'hystérie grave. Cette névrose prend alors un sens assez large sans valeur nosographique mais ayant comme trait commun la répétition déplaisante d'un scénario malheureux, souvent dans un espace temporel important, malheureux où le sujet se sent soumis à une fatalité extérieure. Le névrosé est victime d'une compulsion de répétition, mettant en œuvre la pulsion de mort et donc qui s'oppose au principe de plaisir. Deutsch va illustrer sa névrose de destinée en s'appuyant sur le cas d'une jeune femme qui tombe amoureuse d'hommes plus âgés et tous veufs. L'un de ces hommes va la demander en mariage, et c'est à ce moment que prise d'un

⁵ FREUD, S. *Essais de psychanalyse appliquée*. Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse Gallimard, 1933, pp.105-136 - Collection Idées.

⁶ELEB, D. *Figures du destin: Aristote, Freud et Lacan ou la rencontre du réel*. La névrose hystérique de destinée : de la cause à la fin de la cure. Érès, 2004, pp.152-158.

« accès de folie », elle va avoir un premier épisode de tentative de suicide, mais sans autre véritable motif que ce mariage. L'élément déclencheur est l'avènement d'un changement extérieur (le mariage) et traduit l'attachement Œdipien de la jeune femme à son père, ce qui revient dans l'inconscient à « épouser » le père et donc à franchir le tabou de l'inceste, intolérable pour le surmoi de cette dernière. Sa névrose de destinée était le résultat de cette fixation libidinale au père.

C'est René Laforgue, psychanalyste et psychiatre français (1894- 1962) qui va être le premier à qualifier cette psychopathologie de névrose d'échec et à la classer dans les névroses dites de transfert dans son ouvrage *Psychopathologie de l'échec*⁷. La névrose d'échec désigne une ou des situation(s) où l'échec, qu'il soit dans la vie affective, intellectuelle ou sociale constitue le symptôme. Selon lui, il faut distinguer ce cas des autres névroses dans lesquelles l'échec est le résultat d'un « blocage » de la libido occupée à tenter de résoudre le conflit inconscient et qui donc empêche le sujet de s'accomplir. La conséquence directe du comportement névrotique dans la réalité est le « non accomplissement » de soi, bien souvent comme bénéfice secondaire du déséquilibre psychique. Laforgue précise que « *Il [l'échec] s'observe à différent degrés [...]. Généralement l'échec n'est que partiel. Il est parfois difficile d'apprécier le degré et la nature du mal, assez souvent masqué par une réussite apparente ou encore contrebalancé par une activité compensatoire...* ». On comprend donc qu'il peut être difficile de repérer une névrose d'échec car, mise à part, les cas les plus graves, l'échec ne correspond qu'à un pan de la vie du névrosé et d'apparence le quotidien du névrosé peut sembler équilibré. Or, l'échec est répété et porte généralement sur le même versant de la vie de ce dernier : il peut réussir sa vie professionnelle et être systématiquement en échec dans sa vie affective ou inversement. Cette mise en échec peut également apparaître de façon « plus dissimulée » lorsqu'un individu va prendre une voie qui ne correspond pas à ses qualités ou à ses réelles aspirations. Reprenons l'exemple de Laforgue : un intellectuel lettré veut résolument devenir chef d'entreprise, ce qui va indéniablement aboutir à un échec car ce dernier ne possède ni l'appétence, ni les qualités pour réussir dans ce domaine. Il va alors se lancer dans ce projet, avec acharnement. Or l'ensemble des actions entreprises ne seront qu'une succession de ratés, mettant aussi en difficultés ses salariés, car ce dernier n'a pas les compétences requises pour réussir. La vraie question est de comprendre pourquoi cette

⁷ LAFORGUE, R. *Psychopathologie de l'échec*. Payot, 1944. Edition du Mont Blanc.

soudaine appétence pour devenir un chef d'entreprise alors qu'il n'en a jamais ressenti ni l'envie, ni le besoin avant ?

Mais alors, l'interrogation suivante porte sur l'origine de cette recherche de l'échec et sur la pulsion sous-jacente à laquelle répond le névrosé.

4) Un Surmoi tyrannique à l'œuvre dans la névrose d'échec

L'instance en cause dans les psychonévroses est l'influence tyrannique du Surmoi. Héritier de l'Œdipe, l'instance refoulante surmoïque doit permettre au Moi d'évoluer en fonction de l'idéal du Moi, de se dépasser et permettre d'acquérir une estime de soi satisfaisante. Cette construction du Moi est en rapport à l'identification aux parents idéalisés introjectés. On comprend bien alors que cet « idéal » puisse être source de conflit psychique, engendrant de la culpabilité, car il est inatteignable. Le Moi ne parvient pas à abandonner sa position de toute-puissance liée au Moi idéal et donc à se confronter à la castration. Le surmoi reste dans ce cas « immature » et donc extrêmement rigide. De plus, face aux exigences pulsionnelles du Ca, le Surmoi va agir comme censeur, afin de maintenir loin de la conscience les tendances agressives du Ca. Cette agressivité remonte alors à la projection de la pulsion de mort sur le mauvais objet, qui lorsqu'elle est liée à la pulsion de vie va permettre de maintenir la cohérence de la structure psychique. Le Moi se protège de la représentation de la pulsion, jugé « indécente » par le Surmoi et utilise un mécanisme de défense névrotique et donc pas approprié.

Dans le cas de la névrose d'échec, le Surmoi est en position de persécuteur entraînant une régression au stade anal. Le Surmoi ne permet pas que la réalisation du désir puisse « dépasser » et faire mieux, dans le fantasme, que le parent idéalisé. Le névrosé préfère alors se mettre en échec plutôt que :

- d'abandonner ses idéaux phantasmatiques vis-à-vis des imagos parentaux et donc d'accepter l'inexistence du phallus, ce qui revient à abandonner la toute-puissance. Dans la dynamique Œdipienne, l'enfant doit accepter la castration et renoncer à son désir d'être le phallus du parent. Ce renoncement conduira dans un second temps à l'envie « d'avoir le phallus ». Le névrosé aura tendance à investir un domaine identifié comme ayant de la valeur pour le parent ou qui représente le désir parental et donc emprunt de lien Œdipien. L'objectif

étant de combler le parent, de devenir son phallus, mais de ne pas risquer de détruire l'image parentale phantasmée en faisant mieux que lui. En effet, si le névrosé réussit dans le domaine investi, alors la figure du parent idéalisé cessera d'être, remplacée par le parent réel, c'est-à-dire plus conforme au principe de réalité. Et si le parent est dépassé, alors il faudra accepter que le phallus n'existe pas et ainsi renoncer à la toute-puissance et donc la castration. Face à ce danger de castration, le Surmoi ne permettra pas au Moi d'envisager la réussite et plus l'objectif à atteindre approche, plus la mise en échec se met en place à travers divers symptômes.

- d'accepter l'ambivalence pulsionnelle à l'égard du parent et ses désirs agressifs liés au tabou de l'inceste. La perspective de « dépasser » le parent symbolise, de façon inconsciente, « tuer le père » (ou la mère), ce qui est source de culpabilité mais aussi de peur de la vengeance du parent menacé. Le névrosé dans ce cas, préfère « s'auto-castrer » afin d'éviter la menace de castration. Ici, le Surmoi va refouler la pulsion agressive dans l'inconscient et le Moi utilisera l'échec comme mécanisme de défense afin d'éviter l'angoisse liée à la castration.

- abandonner l'identification négative et hystérique vis-à-vis d'un parent malheureux. On retrouve l'angoisse d'abimer le support identificatoire laissant alors le Moi du névrosé dans un « vide » d'identification.

5) La dynamique pulsionnelle

Tout d'abord, la pulsion agressive/sadique va subir un refoulement. Puis, à l'issue d'une régression au stade sadique anal, le Moi va mettre en place un contre investissement de la pulsion. Le Moi va tenter d'éviter le conflit pulsionnel en élaborant un compromis sur deux niveaux. Premièrement, comme la représentation de la pulsion dans l'inconscient est liée à la réussite, le Moi va mettre en place un mécanisme de défense de l'ordre de la formation réactionnelle. L'objet de la pulsion sera modifié permettant de protéger le Moi de l'angoisse de castration. Ainsi, le Moi réagit de façon opposée à la représentation de la pulsion (la réussite) et va alors chercher à se mettre en échec afin d'apaiser le conflit entre les instances. Au second niveau, la pulsion sera transformée en son contraire. En effet, ce sera le but même de la pulsion qui va s'inverser et l'on assistera alors à des conduites masochistes et passives. L'objectif étant bien entendu de limiter la culpabilité liée à l'ambivalence

émotionnelle amour-haine vis-à-vis de l'objet d'amour et donc de devenir non pas « acteur » de ses désirs (actif / sadique) mais plutôt victime (passif/masochiste).

Le conflit pulsionnel est donc symbolisé par le danger de la réussite et la conduite en état d'échec. Il s'opère alors à la fois un changement d'objet mais aussi souvent un changement de but de la pulsion. Cela fait de la névrose d'échec une névrose complexe, à « part entière » non classifiable dans les névroses de type obsessionnel car comme le dit Freud « *Les recherches psychanalytiques font voir que les forces de la conscience morale, qui font qu'on tombe malade devant le succès au lieu de tomber malade, comme d'ordinaire, de par la privation, sont intimement liées au complexe d'Œdipe* »⁸. Ainsi, l'origine de la névrose prend racine dans l'enfance et agit selon un dynamisme libidinal singulier.

6) Le Symptôme et les « symptômes intermédiaires » : une névrose poly symptomatiques

De nombreux symptômes, ou « symptômes intermédiaires » vont se mettre en place, induisant parfois le doute quant à l'existence même de la « névrose d'échec » en tant que telle. Ainsi nous retrouverons dans le tableau clinique de la névrose d'échec les symptômes suivants :

- Phobie de type névrose de conversion et phobie sociale en particulier : la phobie va engendrer la peur de sortir de chez soi dans un mécanisme d'évitement de la situation jugée dangereuse. L'objectif inconscient étant l'évitement de la situation pouvant aboutir au succès.
- Phobie d'impulsion de type obsessionnel aboutissant également à des situations d'évitement.
- Psychosomatisation : le bénéfice secondaire de la maladie est d'empêcher le névrosé de réaliser l'objectif libidinalement investi. Le corps se met alors « au service » de la névrose et permet d'éviter le conflit psychique. Avec ce défaut de symbolisation, le névrosé se déculpabilise de ce sentiment d'échec grâce à une pensée de l'ordre de « ce n'est pas de ma faute, je suis tombé malade... », invoquant alors la mauvaise destinée ou le hasard « je n'ai pas eu de chance... ».

⁸ FREUD, S. *Essais de psychanalyse appliquée*. Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse Gallimard, 1933, pp.105-136 - Collection Idées.

- Addictions
- Nombreux actes manqués et rêves récurrents

La névrose d'échec peut également être à l'origine d'une névrose d'angoisse car la libido investie dans le projet n'aboutira pas au retour narcissique escompté. Il y aura alors une perte libidinale ouvrant la voie à l'éclosion de la névrose actuelle. Cette angoisse flottante, prête à se lier à n'importe quel contenu représentatif, va encore flouter davantage le « diagnostic » de la névrose d'échec.

Pour mettre en lumière l'importante symptomatologie de la névrose d'échec, rien n'est plus parlant que l'élève qui se retrouve systématiquement en échec lors d'une situation d'examen. L'article de E. Amado Levy-Valensi, psychanalyste et philosophe française, *L'échec du bon élève*⁹ évoque avec justesse les mécanismes inconscients à l'œuvre pour faire rater l'élève dans son entreprise. Elle va étudier les conduites d'échec d'adolescentes face à l'épreuve du baccalauréat. Tout d'abord, elle précise que l'examen du Bac est symboliquement déterminant : « *Il est à la croisée des chemins, qu'il s'agisse de terminer un cycle ou d'en ouvrir un autre, le bachot se présente un peu comme certains rites initiatiques des tribus primitives, consécration de l'état adulte, accès à une adolescence qui implique, clairement et confusément d'autres problèmes* ». Cette transition entre deux étapes est donc chargée de sens où le refus de passage à l'âge adulte s'exprime par des échecs répétés. Ce refus est en lien avec une relation « faussée » aux parents et à une « crainte morbide de la vie » quant aux responsabilités à assumer et aux problèmes psycho-sexuels. Elle relate divers actes manqués comme les « trous de mémoire », les sujets mal compris, les hors sujets, le temps pathologiquement mal employé, les maladies avant l'examen... Selon elle, il est important de détecter rapidement cette « *névrose d'examen* » pour la menace actuelle qu'elle représente mais aussi pour les menaces en ce qui concerne l'avenir. Elle qualifie ces échecs aux examens comme des appels aux secours que les professeurs, parents, entourage doivent détecter et (idéalement) faire traiter en thérapie car ils sont symptomatiques d'un conflit névrotique plus profond. Le cas de Jany est assez significatif du phénomène. Cette jeune fille, bien que brillante en cours de l'année, échoue trois fois lors de l'examen du Bac. C'est

⁹AMADO LEVY-VALENSI, E. *L'échec du bon élève*. *Enfance*, 1954, tome 7, n°4, pp. 341-355.

l'épreuve scientifique qui la met le plus en difficulté, alors que paradoxalement c'est dans cette discipline qu'elle s'avère être la plus douée. Jany suivra alors une thérapie auprès de E. Amado Levy-Valensi et il en ressortira que le père de cette dernière a été souvent absent durant son enfance et que la figure paternelle est perçue comme « gênante » dans la relation mère-fille. Ainsi, un pacte tacite entre la mère et la fille s'est mis en place à l'égard du masculin, considéré comme « pas correct », ou encore dégradant. La jeune femme s'est alors mise en échec afin de rester dans une position infantile et loyale envers sa mère. En effet, le passage à l'âge adulte, représenté symboliquement par le Bac, est sujet à un conflit psychique pour Jany : devoir se marier, enfanter ... et donc trahir sa mère en prenant un époux. La fonction paternelle est considérée comme dangereuse et sera alors projetée sur l'ensemble des hommes. La jeune femme se mettra volontairement en échec, en faisant des « sous performances », afin d'éviter de quitter le giron maternel avec la culpabilité que cela implique. Comme le tiers séparateur est défaillant, l'angoisse de ne plus « être le phallus » de maman se cristallise et la « lutte » va alors se projeter sur le masculin.

Une fois que certains blocages ont été levés par la thérapie et qu'elle obtint son Bac, elle ne s'autorisera pas à poursuivre ses études dans le domaine scientifique, jugé trop masculin (et donc dangereux). E. Amado Levy-Valensi précise que sa thérapie n'étant pas achevée, elle suppose que sa patiente « s'en sortira » mais restera sujette à des échecs du même ordre.

On comprend bien que le passage entre deux cycles de vie, celui de l'enfance à l'adolescence ou à l'âge adulte, est un terrain fertile pour la mise en place d'une névrose d'échec. En effet, plus l'examen approche, plus l'élève se sent fébrile autant psychiquement que physiquement, ce qui sera souvent mis sur le compte du « trac ». La menace est ici extérieure au sujet (l'examen) et n'est pas le fruit d'une privation mais justement d'un potentiel succès. Performance culpabilisante, interdiction morale et autocastration représentent le cercle vicieux du bon élève qui « *échoue devant le succès* ».

Maintenant que l'on a un tableau clinique de la symptomatologie de la névrose d'échec, il apparaît que la libido du névrosé s'engage dans une voie où le principe de plaisir semble lui-même mise à mal : le masochisme moral.

7) Masochisme moral et jouissance de l'échec

Tout d'abord, il convient de faire le point sur la compulsion de répétition à l'œuvre dans la névrose d'échec et de faire la distinction d'avec les autres névroses dites de transferts.

Dans le cas des névroses de transfert, la compulsion de répétition renvoie à la tentative de réparation, par identification, d'un vécu douloureux. Rejouer une expérience dans le présent dans l'effort infructueux de « changer le passé » et donc dans le désir naïf de faire triompher le principe de plaisir. Pour la névrose d'échec, la compulsion de répétition est bien présente, non pas dans une tentative de réparation du passé, mais davantage dans une tentative d'évitement de la castration et donc de fuite du déplaisir. Le scénario de répétition se rejoue à travers l'échec répété.

En effet, si on reprend le cas de H. Deutsch concernant cette femme qui va faire une tentative de suicide à l'approche de son mariage, on reconnaît bien la répétition d'un schéma de s'enticher d'hommes plus âgés et dont la relation est toujours vouée à l'échec. Or, lorsque cela se concrétise avec l'un d'entre eux, la seule solution est de prendre la fuite : l'objectif est clairement d'éviter l'acte œdipien de se réaliser phantasmatiquement car comme le précise Deutsch « [le mariage] ...rend invisible la valeur de jouissance de la castration paternelle. »¹⁰. Ainsi, si la jeune femme parvient à épouser son père, alors elle ne pourra plus jouir du plaisir que lui procure la castration de ce dernier et l'objet inaccessible, idéal et phantasmé, pendra alors une valeur empreinte de réalité. La répétition est orientée autour de la fuite de la castration. On peut affirmer que la compulsion de répétition dans la névrose d'échec est purement au service du masochisme moral.

Le point de vue de Nacht¹¹, psychanalyste d'origine roumaine, est pertinent pour comprendre l'implication du masochisme moral dans la névrose d'échec. Sa réflexion permet bien de montrer en quoi ce masochisme en apparence « plus civilisé » est la réelle source de satisfaction pulsionnelle dans la névrose. En effet, selon lui, le masochisme ne contredit pas le principe de plaisir lorsqu'il y a liaison pulsionnelle – à distinguer du masochisme comme

¹⁰ELEB, D. La névrose hystérique de destinée : de la cause à la fin de la cure. *Figures du destin: Aristote, Freud et Lacan ou la rencontre du réel*. Érès, 2004, pp.152-158.

¹¹ NACHT, S. *Le Masochisme*. Payot, 2008. coll. « Petite Bibliothèque Payot »

pure culture de la pulsion de mort, en cas de déliaison pulsionnelle. Le masochisme peut alors se définir comme « le plaisir à éprouver du déplaisir » et dans son versant moral, il représente la version sublimée du masochisme érogène primaire car la pulsion semble déssexualisée. Et, comme le précise Freud dans *Le problème économique du masochisme*¹² « Par le masochisme moral, c'est la morale qui est resexualisée, le complexe d'œdipe ressuscité, réactivé, une voie régressive est frayée de la morale au complexe d'œdipe ». Donc, ce positionnement est une réaction de défense face à la castration : le sacrifice réel est considéré comme « moins pire » (relativement au principe de constance) que la castration phantasmée. Le bénéfice secondaire est très fort et on comprend bien que le névrosé retire du plaisir de cette position masochiste. En effet, la souffrance sera érotisée et le masochiste va pouvoir jouir de cette souffrance que son besoin d'autopunition réclame vis-à-vis d'une culpabilité inconsciente exacerbée par un surmoi sadique. Le névrosé de l'échec adopte souvent une position masochiste dans l'objectif de fuite de la castration et donc le maintien de sa toute-puissance, mais il a également joui de ce plaisir lié à la punition. De plus, le bénéfice secondaire à travers la victimisation semble clair : le besoin d'un retour narcissique sans limite suscitée par ses plaintes à cause « des coups du sort » de l'existence.

On voit bien que le psychisme du névrosé de l'échec est tourné vers la jouissance sexuelle d'un conflit moral dont l'issue ne peut-être que l'échec. C'est le but pulsionnel d'obtenir satisfaction, conformément au principe de plaisir, et donc dans notre cas, d'abaisser l'excitation à l'origine de la pulsion, en se punissant d'une faute phantasmée et d'en tirer du plaisir. Notre névrosé, dont la structure psychique est évoluée, se sert de la morale, de façon sublimatoire, pour « paraître » conforme aux exigences civilisationnelles bien que, dans les couches plus profondes de son psychisme, il répond à un masochisme plus primaire où le Moi confond Eros et Thanatos.

L'étude psychanalytique de Charles Baudelaire, dans *L'échec de Baudelaire*¹³ de René Laforgue permet de mettre en lumière l'importance du masochisme chez le névrosé de l'échec. En effet, le poète maudit à travers ses addictions, ses « mauvaises mœurs » et le « fiasco » de sa vie amoureuse semble jouir de sa propre déchéance. Dans son recueil *Les*

¹² FREUD, S. *Le problème économique du masochisme*. Payot, 2011. coll. « Petite Bibliothèque Payot »

¹³ LAFORGUE, R. *L'échec de Baudelaire : essai psychanalytique sur la névrose de Charles Baudelaire*. Genève : Mont-Blanc, 1964.

Fleurs du mal, il parle de douleur comme d'une « noblesse unique » ou « Cieux déchirés comme des grèves, / En vous se mire mon orgueil [...] / Et vos lueurs sont le reflet / De l'Enfer où mon cœur se plaît » - (*Horreur sympathique*)¹⁴. Il y a chez Baudelaire un besoin, qu'il considère comme étant d'origine chrétienne, d'expier une faute où douleur et plaisir sont indissociables : « Que la douleur, ô Père, soit bénie ! » (*L'Imprévu*)¹⁵. Le poète évoque régulièrement l'existence de fautes secrètes qui obligent à l'expiation...d'autant plus que son père était un prêtre repent. L'échec de Baudelaire va incarner l'ensemble de sa vie affective. Il va se trouver (sexuellement) impuissant devant la « femme idéale » Madame de Sabatier et sera alors condamné à vivre auprès de la « mulâtresse » Jeanne Duval et autres prostitués. D'ailleurs il contractera la syphilis ... C'est quand il est sur le point d'obtenir de la reconnaissance, que ce soit dans son art ou dans sa vie sentimentale, que Baudelaire se sabote (addiction, dépression, impuissance sexuelle). Donc le poète maudit incarne parfaitement le profil du névrosé de l'échec où le masochisme lié à la culpabilité (de la haine de son père) l'oblige à se délecter des châtements qu'il s'inflige. Il est remarquable que la créativité de l'artiste permette de mettre clairement à jour les mécanismes inconscients et de les sublimer : sans cette névrose d'échec, *Les Fleurs du mal* auraient-elles existé ?

Enfin, l'article de Freud « *Les criminels par sentiments de culpabilité* »¹⁶ va nous permettre de conclure sur le rapport entre masochisme et mécanismes de l'échec. Certains cas de Freud, lui confessent qu'ils ont commis des actes illégaux dans le but de soulager une tension psychique. Ils ressentent un fort sentiment de culpabilité inexplicable que l'accomplissement du délit permet d'apaiser car la culpabilité peut prendre un objet défini. Donc le sentiment de culpabilité est antérieur à la faute. Et l'interrogation que pose alors Freud est de savoir si cet obscur sentiment de culpabilité a une part de responsabilité dans les crimes humains ? Pour l'auteur, il ne fait nul doute que cette culpabilité provient des « deux grandes intentions criminelles » (parricide et inceste maternel) de l'Œdipe et que le criminel soulage sa conscience en passant à l'acte afin d'être puni (par les lois pénales) dans le réel pour ces fautes phantasmées. Le passage à l'acte permet de rationaliser la culpabilité inconsciente. Freud fait alors la comparaison avec l'enfant qui cherche la punition auprès de

¹⁴LAFORGUE, R. *L'échec de Baudelaire : essai psychanalytique sur la névrose de Charles Baudelaire*. Les Fleurs du mal. Genève : Mont-Blanc, 1964.

¹⁵*Ibid*[13]

¹⁶FREUD, S. *Essais de psychanalyse appliquée*. Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse Gallimard, 1933, pp.105-136 - Collection Idées.

l'adulte et qui une fois puni devient calme et apaisé. Dans ces cas, on fait aisément le rapprochement entre la mise en échec volontaire du criminel qui souhaite réaliser son délit afin d'être « attrapé » et qui désire éprouver la jouissance du remord et de la punition : il se positionne donc en « bon » névrosé de l'échec animé par un masochisme en apparence civilisé.

Nous avons maintenant un tableau clinique du profil prédisposé à développer une névrose d'échec : une personne dont le sentiment d'illégitimité prend sa source dans une culpabilité inconsciente et pour qui l'échec est la seule « issue de secours » envisageable pour alléger l'angoisse. Or, il existe un autre type de profil, dont les mécanismes sont similaires, mais qui se distingue légèrement du « profil classique » quant à l'origine du déclenchement de la névrose.

8) Cas particulier

Il est important de mettre en lumière ces cas particuliers afin d'avoir une idée plus précise sur la névrose d'échec, car (comme les névrosés qui la composent) elle « souffre » de ce manque de légitimité d'être considérée comme une névrose à part entière. Et plus nous l'identifierons dans la clinique, plus la névrose d'échec sera reconnue.

Il arrive que l'on puisse rencontrer un cas qui n'arrive pas à jouir de sa réussite. Ces personnes tombent alors malades une fois que leur désir le plus cher vient de se réaliser, comme s'ils leur étaient impossible de jouir à présent du succès. A la différence des cas « plus classiques », ils n'œuvrent pas inconsciemment à faire échouer leur projet mais n'arrivent simplement pas à en profiter, et déclarent des symptômes névrotiques après coup. Ils sont dans l'incapacité à supporter leur bonheur. Le Moi reste victime d'un surmoi tyrannique qui ne l'autorise pas s'accorder le plaisir narcissique de cet accomplissement. Ces cas sont légèrement différents car les symptômes n'augmentent pas au fur et à mesure que s'approche la réalisation mais plutôt une fois la réalisation faite. Le résultat reste néanmoins le même car le sujet semble impuissant face « aux coups du sort » qui empêchent la satisfaction. Il peut y avoir à cet endroit une forme d'angoisse du vide que l'on définira selon la conception Lacanienne comme « un manque-à-être »¹⁷. En effet, le désir naît de la symbolisation primaire

¹⁷ LACAN, J. *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Le Séminaire livre XI. POINTS, 2014.

et de la castration (la castration étant définie comme le renoncement à être le désir de la mère, le désir de l'Autre). Le désir vient alors tenter de combler ce manque par une recherche de l'objet perdu (le désir de la mère). Ne plus désirer renvoi à l'abandon, la perte sans retour possible de cet objet perdu, ce qui engendre un besoin de « remplir », de « combler » afin de lutter contre cette angoisse archaïque. Dans notre cas, le névrosé ayant accompli son désir le plus cher va se retrouver face à une forme de vacuité interne entraînant alors le symptôme, telle une lutte contre l'angoisse de la castration liée à la peur de la perte de l'objet. Le symptôme permet alors de remplir ce vide et permet de faire survivre le désir.

C'est à travers la lettre de Freud à Romain Rolland « *Un trouble de mémoire sur l'Acropole* »¹⁸ que j'illustrerais ce cas particulier de névrose de l'échec. Freud écrit à son ami afin de lui faire part d'un phénomène qui s'est produit en 1904 (soit 32 ans avant l'écriture de la lettre) alors qu'il se rendait à Athènes afin de visiter l'Acropole avec son frère. Avant ce projet de visite du site Antique, Freud et son frère avaient pour projet de se rendre à Corfou. Or, ils rencontrèrent une connaissance qui leur déconseilla cette direction et les avisa de changer leur plan pour se rendre à Athènes. Après cette rencontre, Freud souligne que son humeur et celle de son frère étaient « particulièrement maussade ». La mauvaise humeur gagne alors les deux frères, qui pourtant ont toujours désiré visiter l'Acropole. Freud va alors faire le rapprochement avec « ceux qui tombent malade devant le succès » et rappelle que ces cas tombent malades après l'accomplissement d'un désir d'une intensité exceptionnelle. La répression de leur surmoi pourrait se traduire par « je ne suis pas digne d'un pareil bonheur, je ne le mérite pas ».

Donc, Freud va faire le rapprochement entre ces névrosés qui ne supportent pas le succès et son histoire personnelle. Il explique alors qu'il a toujours douté de pouvoir aussi bien réussir dans la vie et de voyager dans cet endroit mystique qu'il avait si souvent contemplé dans ses livres d'école. Comme nous le savons, Freud vient d'un milieu social modeste. Ce désir de voyage durant son adolescence « *exprimait aussi le désir d'échapper à l'atmosphère familiale* ». Il admet alors qu'il s'est lui-même gâché le bonheur d'aller à Athènes à cause du sentiment de culpabilité d'avoir mieux réussi dans la vie que son père, comme quelque chose d'interdit. « *Tout se passe comme si le principal, dans le succès, était d'aller plus loin que le*

¹⁸ FREUD, S. *Un trouble de mémoire sur l'Acropole*. Paris : Presses Universitaires de France, 1985. Disponible sur [<http://www.circee.org/?freud-deja-vu-acropole-rolland>]

père, et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé ». Freud parvient à ses fins mais il ne s'autorise pas à jouir de cet accomplissement : c'est bien là un cas particulier de l'échec « post réussite ».

Nous entrons au cœur de notre problématique : le rôle de la fonction paternelle dans la névrose d'échec. Cette lettre éclaire bien le conflit psychique qui a lieu dans l'inconscient mais il présente encore quelques « zones d'ombre ». C'est pourquoi, j'ai souhaité aller plus loin dans la compréhension du rapport entre père et échec (ou succès) et c'est ce que nous étudierons dans le chapitre suivant. Nous concluons alors ce chapitre par un mythe qui traduit bien le sentiment de fatalité de l'homme face à un destin dont il est la victime (en apparence).

9) Le mythe de Sisyphe

Sisyphe est le fils d'Eole (roi de Thessalie) et d'Enarété. Il épouse la Pléiade Mérope qui est une nymphe transformée en étoile. Selon certaines versions, il est aussi le père d'Ulysse et le fondateur de Corinthe. Sa réputation est celle d'un homme rusé et insolent envers les dieux.

Lorsque Sisyphe construisit la citadelle de Corinthe, il y installa une tour de guet lui permettant de surveiller les dieux. Un jour, il fut témoin de l'enlèvement de Egine, la fille du dieu-fleuve Asopos, par Zeus. Sisyphe n'hésita pas à trahir ce dernier, en révélant à Asopos où se trouvait sa fille. En échange, Sisyphe demanda au dieu-fleuve de faire couler dans Corinthe une source éternelle, afin de faire fructifier sa cité. Zeus, trahi et l'esprit vengeur fit envoyer Thanatos (personnification de la mort) afin de le punir. Sisyphe parvint à l'enchaîner et l'empêcha ainsi de l'emmener en enfer. Plus personne ne mourait, car Thanatos était prisonnier et les Enfers ne recevaient plus assez d'âmes. Arès (dieu de la guerre) fut alors désigné pour délivrer Thanatos qui prétendit cette fois emmener Sisyphe pour de bon devant Hadès. Sisyphe se joua une fois de plus du dieu des enfers et de sa femme Perséphone, en refusant qu'on lui fasse une sépulture avec les offrandes rituelles pour accéder au monde des morts. Pour avoir osé défier les dieux plusieurs fois, Zeus le condamna au désert des Tartares (l'endroit le plus bas du monde souterrain). Il reçoit comme châtiment de remonter un lourd rocher jusqu'au sommet d'une colline. Mais peu avant la fin, la pierre retombe jusqu'en bas.

Ainsi, dès qu'il se rapproche de son but, il est rejeté en arrière sous le poids de l'énorme rocher, qui dégringole tout en bas. Le condamné le reprend péniblement et doit tout recommencer.

De nombreuses interprétations du mythe de Sisyphe ont été faites car la finalité des mythes étant justement d'être ouverte aux interprétations personnelles, qui traduisent nos conflits psychiques. Ils permettent de rendre intelligibles ce qui n'est pas encore symbolisé. C'est pourquoi, je me suis permise de donner ma propre interprétation de ce mythe qui fera écho au névrosé de l'échec.

Sisyphe est un personnage qui paraît sûr de lui et ambitieux. Son désir le plus cher est de faire prospérer sa cité de Corinthe et donc de devenir puissant et reconnu. Afin d'y parvenir, il sera prêt à trahir Zeus, dieu des dieux qui représente le père tout-puissant, tyrannique et qui ne se soucie pas des lois. En révélant ses secrets divins, Sisyphe souhaite « mettre » à mort le père, car le dieu-fleuve cherche à le tuer. Sisyphe désire ardemment se confronter au père-dieu, en provoquant sa chute et ainsi obtenir le pouvoir et la prospérité de sa cité. On ne peut qu'y voir le désir œdipien d'obtenir le phallus du père rival. Désir phantasmatique que le père-dieu ne peut autoriser. Mais, ce simple humain est animé par une volonté de puissance bien trop importante. N'a-t-il pas causé sa propre déchéance en cherchant à déjouer les lois naturelles de la vie et en refusant sa destinée (lorsque Thanatos vient le chercher) ? L'ambition est trop haute, l'échec est la seule issue possible. Sisyphe aurait-il provoqué le châtement de l'échec éternel lorsqu'il va tromper Hadès ? Il se heurte à des forces qui le dépassent : personne ne peut aller à l'encontre des dieux.

Le parallèle avec la névrose d'échec se conçoit lorsque Sisyphe est sur le point de rendre sa cité très prospère, car c'est à ce moment précis que tout va s'effondrer. Plus il cherche le pouvoir et donc la chute de Zeus le père, plus il va s'enfoncer dans une déchéance toujours plus profonde. En effet, au début il est « simplement » condamné à rejoindre le royaume des morts, puis de par ses fourberies il finira condamner au pire châtement qui soit : l'éternel recommencement de l'échec. Bien sûr, le châtement choisi par Zeus est très symbolique : il représente à merveille le supplice de la répétition (compulsion), tel le névrosé qui par culpabilité va s'auto-condamner à l'échec répété. Cela permet d'interpréter son surmoi tyrannique : à trop vouloir dépasser les dieux (parentaux), on se condamne soi-même. Et, selon certains textes de l'Antiquité, c'est Sisyphe lui-même qui va faire retomber le rocher

une fois arrivé en haut de la colline. Tout se passe comme s'il s'auto-flagellait avec ce châtiment du sempiternel recommencement de l'insuccès et qu'il trouvait une certaine satisfaction dans la punition. Le rocher représente bien la culpabilité du névrosé : un fardeau lourd mais dont on doit s'acquitter afin de soulager sa conscience. Le désert des Tartares, défini par les Grecs comme « l'endroit le plus bas du monde souterrain » symbolise les couches profondes de la psyché humaine, lieu de prédilection où œuvrent la pulsion de mort et ses avatars. Sisyphe devient alors un antihéros soumis aux forces de son inconscient qui scellent son destin à celui de l'échec répété.

Si on adhère à notre raisonnement, il paraît difficile d'ignorer l'existence de la névrose d'échec et de cantonner l'insuccès à un simple symptôme. En effet, nous avons pu établir sa dynamique pulsionnelle et instanciée ainsi que son tableau clinique. De ce point de vue, la névrose d'échec ne peut plus être ignorée. Mais il me semble que ce débat théorique n'est pas ce qu'il y a de plus important car dans la cure le patient fera évoluer sa propre perception de l'échec, et il pourra comprendre que ses échecs accumulés étaient des signaux d'alarme. Alors peut-être arrivera-t-il à être plus indulgent avec lui-même et à tirer parti de ces soi-disant échecs afin de résoudre ses conflits intérieurs...

Nous avons compris à travers ce chapitre qu'il existe un lien étroit entre la fonction paternelle et la névrose d'échec. Nous allons maintenant tenter de mieux comprendre la nature et l'origine de ce lien et ce sera l'objet du chapitre suivant.

II. Le rôle de la fonction paternelle dans la névrose d'échec

1) Qu'est-ce que la fonction paternelle ?

a) Faut-il un homme ?

La fonction paternelle désigne la présence auprès de la mère, et désirée par elle, d'une figure portant la représentation de l'imaginaire masculin. Même s'il n'est pas le géniteur de l'enfant, ce personnage doit exercer une fonction symbolique et comme le dit Claude Lévi-Strauss (ethnologue), il doit « *permettre d'assurer l'ancrage du sujet dans l'univers symbolique de la société* »¹⁹. C'est cette fonction qui assure l'intégration au monde et à sa réalité. La fonction paternelle est donc le signifiant du Nom-du-Père selon Lacan, c'est-à-dire qui représente la coupure, la loi, le passage de « l'être phallus » à « avoir le phallus » et donc de remplacer le signifiant « désir de la mère » à celui de Nom-du-Père. Pour Freud, de façon schématisée nous retiendrons que « *la fonction paternelle est une victoire de la vie de l'esprit sur la vie sensorielle, donc un progrès de la civilisation...* »²⁰. Donc, la fonction paternelle est structurante et permet d'organiser les différentes topiques du « Ca, Surmoi et Moi ».

La question épineuse de savoir « s'il faut qu'il y ait un homme pour avoir une fonction paternelle » se doit d'être soulevée en première instance. Gardons loin de nous l'idée de rentrer dans des débats concernant « les nouvelles formes de parentalité » car cela nous éloignerait de notre sujet. D'ailleurs, seules la pratique et les études cliniques dans l'avenir, c'est à dire avec le recul nécessaire, nous permettront d'ajuster nos propos. Mais pour l'heure et pour la cohérence de cette étude, je maintiendrai l'importance de la différence des sexes que je considère comme indissociable de la fonction paternelle.

Il existe une constante spécifique que l'on peut observer autant dans les organisations de primates que dans les organisations sociales humaines : dans la majorité des cas il s'agit d'un homme sexué qui exerce le rôle « d'élevage » des enfants auprès de la mère. Qu'il soit le

¹⁹ STOLOFF, J.C. *La fonction paternelle*. Concept-psy, 2007.

²⁰ FREUD, S. *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Folio essais, 1993.

géniteur ou pas, l'anatomie masculine et donc le pénis, permet de marquer la différence sexuelle par rapport à la mère et par là la différenciation des sexes. Bien entendu, ce n'est pas contradictoire avec le fait que la mère (ou le père) peut s'identifier à la position paternelle (ou maternelle). Il s'agit alors de mouvements d'identification, ce qui n'a pas la même portée symbolique que va instaurer la possession (ou pas) d'un phallus.

Mais c'est plus compliqué qu'il n'y paraît car la fonction paternelle transcende le masculin et donc l'homme réel. En effet, le père symbolique, en tant qu'instance médiatrice, peut-être sous-entendu lorsqu'on lui attribue le phallus imaginaire, c'est-à-dire une notion de pouvoir. Donc, pour que le Père symbolique existe, il suffit qu'il soit invoqué dans le discours de la mère en tant que son « désir ». Il n'est donc pas nécessaire qu'il y ait un homme réel pour qu'existe le Père symbolique, incarnation de la loi. Il faut alors faire appel à ses « avatars » comme les institutions, le travail, l'école.... Mais, le Père symbolique ne peut se passer du Père réel et donc en amont, le signifiant Nom-du-Père doit se référer à l'existence d'un tiers qui se différencie sexuellement de la mère. Dans ce cas, l'existence d'une relation (présente ou passée) entre ce Père réel et la mère garantit le symbolique de la fonction paternelle.

Cette première approche nous permet de poser les « bases » de la définition de la fonction paternelle et donc nous invite à approfondir ce concept à travers la théorie lacanienne. Nous serons alors à même de relier névrose d'échec et place du père.

b) Les pères lacaniens : les différentes instances

La dynamique entre le Père réel, le Père imaginaire et le Père symbolique²¹ influence largement la trajectoire œdipienne du sujet. Tôt dans la construction psychique, la fonction paternelle est un processus dont l'issue doit être la liquidation œdipienne...et donc les névroses de transfert en cas de fixation. Ces différentes dimensions font du complexe paternel un processus aux multiples enjeux. Il s'agit alors de distinguer clairement ces instances et leurs dynamiques.

²¹ DOR, J. *Le père et sa fonction en psychanalyse*. ERES, 2012.

- **Le Père symbolique ou Nom-du-Père:** c'est le père qui nomme l'enfant, qui l'adopte et lui transmet son patronyme. Cette fonction peut être assurée par le géniteur, un représentant légal ou d'autres agents influents pour l'enfant. On parle également du Nom-du-Père car ce Père symbolique est lui-même un signifiant : il est le signifiant du désir de la mère, et devient le porteur du phallus. Le signifiant du désir de la mère représente le « refoulé originaire », c'est-à-dire l'objet à jamais perdu, représentant de l'absence vers lequel le sujet qui désire s'oriente inlassablement. Donc, c'est le Père symbolique qui par l'intervention du Père réel va apporter à l'enfant la castration symbolique c'est-à-dire le renoncement de ses désirs incestueux. Lacan le désigne comme « le père mythique, le père mort » car il représente et incarne la loi tel un ordre sacré et inviolable. Il alterne présence et absence, renforçant alors sa mystification. La fonction du Père symbolique est donc symboligène car il fait entrer l'enfant dans le monde du langage, autrement dit il lui permet d'accéder à la symbolisation secondaire.

- **Le Père réel :** il représente le père qui existe en tant que tel, sujet concret et présent avec son histoire particulière et sa façon de se représenter en tant qu'homme et en tant que père. Il est celui qui répond à l'enfant et refuse. Le Père réel peut être jaloux et interdit à l'enfant l'accès à la mère. Pour Lacan « *c'était celui qui jouissait et faisait jouir la mère* »²², il capte alors le désir maternel en la satisfaisant ce qui permet à l'enfant de se situer d'un point de vue générationnel. C'est à lui que revient la fonction de castration symbolique et donc de faire renoncer à l'enfant d'« être le phallus » par sa fonction de tiers séparateur. Enfin le Père réel protège l'enfant de la toute-puissance maternelle.

C'est à travers sa fonction d'interdicteur réel de l'accès à la mère que le Père imaginaire va être créé. En effet, c'est lui qui possède l'Objet qu'on lui refuse et qui en jouit sans limite.

- **Le Père imaginaire :** ce sera le père qui se constitue à partir de l'imagination de l'enfant à partir de ses phantasmes, ses expériences et à travers l'inconscient collectif dans lequel il évolue. L'archétype de ce père est soit immensément bon, soit celui du tyran tout-puissant qui prive l'enfant. Ce sera alors au Père réel de supporter cette construction imaginaire car il devra supporter l'ambivalence amour/ haine que projette l'enfant à l'égard de la figure du Père imaginaire, à la fois transgresseur et idéalisé. Néanmoins, cette figure peut s'avérer

²² Ibid [20]

décevante si elle est castrée par la mère phallique. Le Père imaginaire se place alors en rival vis-à-vis du Père réel. Il est le phantasme de l'exception de l'ordre établi et donc incarne une toute-puissance qui introduit l'enfant dans son complexe de castration et le positionne en concurrent phallique vis-à-vis de la mère. C'est dans cette position de castrateur injuste et abusive que le Père imaginaire est un soutien à l'avènement du Père symbolique et au respect de sa Loi. Le Père imaginaire est le support des identifications narcissiques de l'enfant immature à travers le Moi idéal. Enfin, grâce à cette image forte et puissante, l'enfant donne à ce père un rôle de protecteur face aux désirs de la mère insatiable : il est le porteur du phallus qui manque à la mère et dégage donc l'enfant de la mission de devoir la combler.

- **La Mère symbolique** : cette instance est au service du Père symbolique car elle le rend présent, elle approuve son discours et accepte sa loi. Elle le valide donc aux yeux de l'enfant par son désir envers lui et par la reconnaissance de son phallus. La Mère symbolique partage également certaines fonctions du Père symbolique car elle adopte et nomme également l'enfant.

Ainsi, nous l'aurons bien compris, le Père imaginaire, le Père réel et la Mère symbolique restent au service de ce Père symbolique.

La dialectique entre les Pères va être centrale dans la trajectoire œdipienne du jeune sujet. En effet, lorsque cette fonction paternelle se révèle défaillante, le noyau de la névrose trouve un terrain fertile pour éclore. Donc, afin de comprendre l'influence de la fonction paternelle dans la névrose d'échec, il faut étudier la dynamique entre ces pères dans l'Œdipe et percevoir à quels endroits l'un de ces Pères (ou Mère symbolique) s'est avéré défaillant dans son absence ou au contraire dans sa toute-puissance.

2) Le rôle de la fonction paternelle dans la névrose d'échec

a) Totem et Tabou

Le mythe de Totem et Tabou²³ écrit par Freud en 1912-1913 a pour objectif de rapprocher la psychologie des peuples primitifs, décrit par les ethnologues et celle des névrosés décrit par la psychanalyse. Ce mythe est fondateur car il permet d'expliquer la culpabilité inconsciente inhérente à l'Homme et qui serait transmise de façon ancestrale tel un héritage archaïque qui remonte à la nuit des temps. Ainsi, il fait le rapprochement entre la crainte (consciente) de l'inceste par les peuples primitifs (qui possèdent le même totem héréditaire) et la crainte refoulée des névrosés constituant alors le « complexe nucléaire de la névrose ». Selon l'hypothèse freudienne, il y aurait au départ une horde primitive (de frères) donc l'accès aux femelles de la horde aurait été interdit par le père tyran. Ce dernier règne en maître absolu et possède à lui seul toutes les femelles. Les frères ressentent une forte ambivalence à l'égard du despote : ils le haïssent car il leur interdit l'accès à la jouissance et ils l'adorent et l'admirent dans sa toute-puissance phallique. Ainsi, afin de se venger, la horde mit à mort le père et le dévora lors d'un repas sacrificiel, telle une commémoration de cet acte mémorable. Les fils se mirent alors à ressentir cette « conscience de culpabilité » à l'égard du père mort et à lui vouer une adoration totémique entraînant alors cette obéissance rétrospective au Père symbolique. Tel un pacte envers la mémoire du père, les fils établirent les deux tabous inviolables : l'interdit du parricide (et par extension du meurtre) et l'interdit de l'inceste (envers la/ les femmes du père, incluant les sœurs). Pour s'entendre, la horde dut mettre en place ces interdits respectés de tous et ainsi « *passer d'un état de nature à un état de culture* ». Donc ce sentiment de culpabilité cher à tous névrosés serait le résidu d'une faute originaire qui renvoie symboliquement au drame Œdipien. On retrouve bien le passage du Père imaginaire détenteur de la Loi qui, une fois tué par ses fils, va devenir le garant de cette Loi par respect envers sa mémoire. Le Père symbolique est le père mort. Et c'est de cet acte cannibalistique que découle l'ensemble des organisations sociales basées sur le respect des interdits fondamentaux. La religion monothéiste serait alors l'expression de cette obéissance au Père symbolique, père protecteur et sacrifié pour faire valoir la morale.

²³ FREUD, S. *Totem et Tabou*. Gallimard, 2010 .

Ce mythe Freudien présente un intérêt particulier dans notre travail car il met en lumière l'importance de la place du père dans la névrose et son lien originel avec la culpabilité. Tout se passe comme si cette culpabilité inconsciente était inscrite dans l'inconscient collectif de l'Homme et à laquelle on ne peut échapper...Chaque personne refait alors ce chemin parcouru par nos ancêtres communs, permettant de rentrer dans le monde civilisationnel, symbolique du passage d'un monde archaïque à celui où règne le principe de réalité. Chaque enfant va devoir désinvestir le parent idéalisé au profit du Père symbolique afin de dépasser la castration et d'accepter la limitation de ces pulsions. C'est ce chemin de l'individuation qui va permettre de s'affranchir de la dette symbolique envers le père et d'acquiescer un sentiment de légitimité. Bien que l'on puisse soutenir la thèse qu'il restera toujours un résidu de cette faute originelle dans l'inconscient de chacun, comme inscrit dans notre ADN, il n'en reste pas moins que le névrosé est pris au piège de sa pensée toute puissante (animiste) et la réalité. Alors pourquoi ne parvient-il pas à accepter que son ambivalence émotionnelle envers le père ne soit pas synonyme de mise mort du Père réel mais de l'un de ses avatars imaginaires ? Et plus particulièrement dans la névrose d'échec, à quel endroit les différents Pères sont entrés eux-mêmes dans une forme de rivalité rompant l'équilibre nécessaire à l'acquisition du sentiment de légitimité, dont manque cruellement le névrosé de l'échec. Tels les fils ou les filles de la horde primitive, le névrosé de l'échec ne parvient pas à digérer ce repas antibalistique, comme si un reste du Père (certainement le pénis) demeure non digéré et coincé en travers de la gorge...

b) Le Prædipien : un terreau fertile pour la névrose d'échec

Bien que la majeure partie de nos recherches se centralise autour de l'œdipe freudien, il nous a semblé important de ne pas faire l'impasse sur ce qu'il se passe avant c'est-à-dire dans la phase prædipienne du développement sexuel de l'enfant.

Dans la situation Œdipienne telle que décrite par Mélanie Klein²⁴, l'intervention d'un tiers a lieu aux alentours de la première année de l'enfant. La figure paternelle intervient dans les relations dites pré-génitales c'est-à-dire avant l'entrée dans le complexe de castration tel que décrit par Freud. Cette triangulaire va se manifester dès le stade oral avec des affects de

²⁴ GRUNBERGER, B. *L'Œdipe ; un complexe universel*. TCHOU, 1998.

l'ordre de la rivalité, de l'exclusion et de culpabilité du Surmoi immature. Dans cet œdipe précoce se dessine déjà, de façon archaïque, le profil des différents Pères. C'est ce que nous pouvons considérer comme les prémices de la névrose d'échec, lorsque le rôle de ces pères archaïques se déséquilibre. Nous prendrons appui sur le phantasme de la scène primitive, centrale dans l'articulation des autres phantasmes originaires, afin d'illustrer nos propos.

La scène sexuelle entre les parents est le résultat de phantasmes projectifs. En effet, l'enfant conçoit, à l'image de ses propres expériences corporelles et sensorielles ce que le père met dans le corps de la mère. Il y met à la fois le bon (pénis) c'est-à-dire le lait, la nourriture, le sperme mais aussi le mauvais (pénis) c'est-à-dire la destructivité ou pulsion de mort. Les parents ainsi accouplés dans une relation ininterrompue sont confondus et ne font qu'un : les parents combinés. Le corps de la mère, prend l'aspect d'un ennemi vengeur qui veut persécuter l'enfant : c'est l'alliance des deux parents contre lui. Que cet événement ait réellement eut lieu ou qu'il soit créé par l'enfant à partir de traces sensorielles, de bruits entendus, de sensation de rejet ... il n'en reste pas moins que cette scène est à la fois organisatrice et fortement anxiogène. En effet, ce scénario est une énigme pour l'enfant, et va créer une forte excitation sexuelle, source de plaisir et d'angoisse (de castration).

Le phantasme de la scène primitive transmet à l'enfant la structure triangulaire dans laquelle il est né. La toute-puissance de son désir est « anéantie » dès son arrivée au monde et cette prise de conscience va permettre l'émergence d'un Surmoi précoce. Cette scène est un point de départ de l'individuation du sujet car l'enfant va chercher à comprendre ce coït parental et à lui donner un sens. Ce phantasme serait à l'origine du désir d'apprendre, de créer et de développer sa vie intellectuelle.

Donc, le rôle du Père réel est celui qui concrètement entraîne la mère dans la chambre à coucher. A ce moment, la mère redevient l'amante (Fain)²⁵ et délaisse l'enfant. A l'intérieur de la chambre, c'est le Père imaginaire qui va apparaître et qui va à la fois être sadique et bon envers la mère. Les parents combinés sont le reflet de ce Père imaginaire qui pourrait se venger de l'enfant vis-à-vis de cette excitation coupable qu'il a ressenti.

²⁵ DELOURMEL, C. « De la fonction du père au principe paternel », *Revue française de psychanalyse*, 2013/5 (Vol. 77), p. 1283-1353. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2013-5-page-1283.htm>

La place du Père idéalarchaïque est prototypique de celle qui suivra dans la trajectoire œdipienne. En effet, si le Père réel ne parvient pas à être attracteur du désir maternel alors le Père imaginaire sera considéré comme impuissant, le réel désir de la mère restant tourné vers l'enfant. Concrètement, on pense à des situations où les parents n'ont plus ou (trop) peu de désir sexuel à la suite de la naissance d'un enfant. La mère ne souhaitant pas redevenir l'amante et préfère se satisfaire dans une relation autoérotique de la relation à l'enfant-phallus. Le Père imaginaire est incapable de protéger et de séparer le bébé du monde angoissant de la symbiose maternelle. A cet endroit, un surmoi archaïque tyrannique peut émerger correspondant à une volonté de l'enfant de faire exister ces parents combinés comme protecteurs des phantasmes de retour au ventre maternel. Une névrose d'échec peut commencer à éclore, tout dépendra de la suite de la triangulaire œdipienne. Elle sera liée à l'angoisse de l'enfant de projeter son agressivité sur les parents combinés, de les détruire (car ils sont faibles) et de régresser (pulsion de mort). La symbolique de « tuer le père » est déjà présente.

L'autre versant correspond à un Père imaginaire trop demandeur, trop exigeant de l'attention de sa femme. Il se construit alors déjà dans la psyché de l'enfant, une figure paternelle toute-puissante et narcissique. On envisage cette situation si l'enfant est trop souvent délaissé ou si les bruits, sensations etc... de la scène primitive sont trop présents. Dans ce cas, il se peut que l'enfant craigne la castration excessive des parents combinés et leurs répressions violentes vis-à-vis de l'excitation sexuelle de l'enfant. La névrose d'échec trouve aussi un terrain fertile car le jeune sujet va chercher à réprimer ses pulsions sexuelles (peur de la castration) et toute tentative d'individuation (opposition) sera limitée. Les parents combinés représentent une figure excessivement anxiogène, l'enfant ne va pas vouloir donner un sens au coït parental et chercher à comprendre, ce qui va limiter sa volonté d'individuation et donc maintenir sa toute-puissance infantile. Un Surmoi archaïque sévère apparaît en lien avec l'angoisse d'être reconnu coupable vis-à-vis de son désir. Là encore, la suite de la trajectoire œdipienne sera déterminante dans l'éclosion de la névrose d'échec (ou pas).

Donc, les stades de développement sexuel avant l'entrée dans le complexe d'Œdipe peuvent avoir une influence dans le « choix » de la névrose. Dans la névrose d'échec ; on retrouve déjà bien l'ombre du Père imaginaire qui va s'intensifier par la suite.

c) La dynamique entre les Pères à l'épreuve de l'Œdipe et ses conséquences dans la névrose d'échec

Que ce soit pour la fille comme pour le garçon, l'entrée dans l'Œdipe va coïncider avec la découverte de la différence des sexes, correspondant au stade phallique. L'enfant est attaché à la mère, prise comme objet sexuel. Il y a en même temps un attachement à la figure paternelle, figure d'identification que l'enfant cherche à imiter.

L'enfant va comprendre rapidement, à travers les absences/présences de la mère que cette dernière n'est pas comblée et va rechercher « ce manque » ailleurs. Pour Lacan, la signification de ce manque est le phallus. C'est donc à cet endroit que la Mère symbolique va reconnaître le Père réel, comme tiers séparateur et lui donner une place centrale en tant qu'attracteur de ses désirs. C'est le premier temps de l'Œdipe, où l'« être » va laisser sa place à l'« avoir ». Le Père réel a clairement la fonction de castrateur, de séparateur, et engendrera le Père idéal. Dès cette première étape œdipienne, une possible défaillance de la fonction paternelle peut favoriser l'émergence d'une névrose d'échec. Comment et quelles sont les conséquences potentielles ?

1) Le premier temps de l'Œdipe : Père réel défaillant, Père imaginaire et symbolique inexistant

Dans cette première étape œdipienne, on aperçoit la possible « carence » paternelle liée au Père réel. En effet, s'il s'avère « châtré » ou s'il est dévalorisé dans l'esprit de l'enfant, souvent à cause du discours de la mère phallique (qui n'endosse pas son rôle de Mère symbolique) alors l'enfant reste dans le désir de devenir le phallus de la mère. Ici, la défaillance du Père réel, qui n'arrive pas à assumer son rôle de tiers séparateur, va empêcher l'enfant de trouver sa place au monde et à sortir du giron maternel. L'enfant reste alors dans sa position de toute-puissance infantile. A cet endroit, le Père idéal est assez peu présent et la fonction de Père symbolique n'existe (presque) pas. L'enfant n'est pas légitime en dehors du désir maternel et ne peut avancer sur son chemin d'individuation. Ainsi, la névrose d'échec peut se produire lorsqu'il va entreprendre quelque chose qui sort de ce désir maternel. La dynamique est la suivante : l'enfant va subir la pression exercée par son Surmoi lorsqu'il va investir un domaine qui n'est pas considéré comme une projection du désir de la mère. Ainsi, il va se mettre en situation d'échec par refus de castration. Le Père réel fait défaut dans sa fonction

de castrateur symbolique et on pourra reprendre ici les termes de Lacan²⁶ à l'encontre de ce Père réel défaillant « absent, humilié, divisé ou encore postiche ». La mère toute-puissante ne laisse alors aucune place à l'avènement de la Mère symbolique. Il est important de relever ce cas de figure du premier temps de l'Œdipe dans un souci de précision mais il semble que dans la névrose d'échec la problématique repose davantage sur le deuxième temps de l'œdipe c'est-à-dire sur « l'avoir » plutôt que sur « l'être ». En effet, l'enfant va entrer dans un jeu de pouvoir vis-à-vis de ce Père idéalisé et le Père réel devient très difficilement repérable car enfoui sous les phantasmes liés à l'idéalisation paternelle. C'est ce que nous allons explorer par la suite. Et il m'a semblé plus pertinent de séparer l'Œdipe masculin de l'Œdipe féminin, car la dynamique qui se joue n'est pas similaire. Enfin, j'ai préféré rester dans le cadre d'un Œdipe dit « positif » par souci de précision.

2) Le deuxième temps de l'Œdipe : plusieurs scénarios possibles

➤ Œdipe masculin

Dans le deuxième temps de l'Œdipe, le Père réel devient un véritable obstacle au désir de l'enfant. Sa fonction de tiers séparateur fait alors l'objet de refus et de lutte contre cette castration. Jusque-là, l'identification « au père de la préhistoire »²⁷ était alors un modèle idéal et d'admiration. Le père de la préhistoire fait référence, selon Freud, à ce qui est extérieur à la dyade mère-enfant encore non dissociable pour un psychisme immature, investissement plus distancié de l'objet primaire. Le Père idéal est moteur dans la construction de l'idéal du Moi. Mais, lorsque le garçon prend conscience de sa possession d'un pénis tout comme son père, le petit garçon rentre alors dans une rivalité intense avec ce dernier. Le Père idéal, commence à prendre également des apparences de tyran et de rival cruel : la figure du Père imaginaire narcissique est à son apogée. Donc on comprend bien que ce Père imaginaire devient, par l'intermédiaire des projections du garçon de sa propre ambivalence, un lieu de phantasmes de toute-puissance à la fois castratrice et bienfaitrice. Le Père réel doit alors supporter les attaques agressives à l'égard de ce Père imaginaire et y répondre par un maintien de la castration symbolique vis-à-vis de la mère. Le rapport père-enfant fluctue entre

²⁶ BRUSSET, B. « Le père dans les états-limites ». *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. BAYARD Editions 1992.

²⁷ STOLOFF, J.C. *La fonction paternelle*. Concept-psy, 2007.

hostilité (pour le père rival), envie (de sa possession du phallus) et de tendresse et de protection (à l'égard du bon père idéalisé qui le protège de la toute-puissance maternelle). L'enfant craint alors les représailles du Père imaginaire en réponse à son agressivité et rivalité dans la possession de la mère. Il est face à la menace de castration en tant que sanction de ce père tout-puissant à l'égard de son propre phallus. Cette menace, insupportable, va obliger le garçon à s'identifier au père plutôt que de l'avoir comme rival. Le garçon doit renoncer à cette lutte phallique et accepter son sort : il doit renoncer à « avoir le phallus » et accepter que ce soit le Père réel qui fasse jouir la mère. L'issue alors de l'Œdipe dit positif, permettra au garçon de faire un choix d'objet hétérosexuel. L'identification « secondaire » au père par l'introjection de l'imgo paternelle va lui permettre de sublimer son agressivité notamment dans une position de complicité masculine avec le père. Le garçon va pouvoir alors liquider son Œdipe et c'est à ce moment que selon Lacan : « Ce qui était au dehors devient le dedans, ce qui était le père devient le surmoi »²⁸ En effet, l'enfant va pouvoir reconnaître le Père réel et l'utiliser comme support identificatoire constituant deux instances : le surmoi, comme instance interdictrice et l'Idéal du Moi comme instance permissive et constructrice. Pour finir son identification, le garçon, ayant renoncé à l'objet sexuel maternel, pourra s'identifier à celle-ci et par là accéder à la position féminine.

C'est aux détours des manques et des ratés du Père réel que l'enfant fera son deuil du Père imaginaire et qui va laisser sa place au père « moyennement bon ». Le Père réel doit s'avérer décevant et ordinaire, ce qui va permettre à l'enfant de liquider ses phantasmes relatifs à un père tout-puissant. Après avoir accepté la castration et à travers ce travail identificatoire, l'enfant s'aperçoit que ce père tout-puissant n'existe pas...et que son phallus non plus ! C'est ce tournant qui permet de faire disparaître ce Père idéalisé mais aussi l'espoir d'être reconnu et légitimé par cet être. Le Père idéal doit s'estomper afin de permettre à l'enfant d'inventer sa propre place et donc de s'affranchir de cette « dette » imaginaire d'avoir voulu détrôner le père.

Le déclin de l'Œdipe permet alors l'avènement du Père symbolique, qui a toujours été présent mais en arrière-plan. Maintenant que le Père imaginaire a été tué, c'est au Père symbolique de représenter la Loi, qu'il porte et transmet. Il ne détient pas cette Loi mais la

²⁸ JOYE-BRUNO C, « Père et Nom(s)-du-Père », *Psychanalyse*, 2009, p. 123-134.
Disponible sur <https://www.cairn.info/revue-psychanalyse-2009-2-page-123.htm>

transmet symboliquement. Cette Loi faisant référence aux interdits permettant de passer d'un « *état de nature à un état de culture* » c'est-à-dire à l'ensemble des lois permettant de vivre en communauté.

Mais alors pourquoi dans le cas de la névrose, et plus particulièrement de la névrose d'échec, ce Père imaginaire semble avoir pris le dessus sur les autres ? Comment se fait-il que le garçon ne soit pas parvenu à tuer ce Père tout-puissant afin de trouver sa légitimité d'être et d'exister en dehors de l'influence paternelle ? En effet, ne pas parvenir à faire le deuil du Père imaginaire revient à choisir de rester sous la menace de castration plutôt que de l'accepter et donc de sortir de la lutte phallique d'avec le père. En quoi la dynamique entre les Pères et leur progéniture n'est pas suffisamment accordée pour aboutir à une liquidation Œdipienne ?

Le Père imaginaire dans sa version tyrannique est (trop) forte

Les phantasmes de l'enfant créent un père qu'il faut craindre à l'excès pour conserver son « droit » de vivre. Bien sûr, ce despote s'appuie sur une réalité : celle du Père réel. Donc, l'homme qui remplit cette fonction de Père réel s'avère trop castrateur avec son enfant. Les interdits sont trop nombreux et lourds de conséquences quant à la punition réelle que peut imposer ce père autoritaire. La relation fils/père ne fonctionne que sur un mode de rivalité, ne laissant pas place à la position féminine dans ce père. Il est fort probable que cet homme soit lui-même en prise avec son Œdipe non résolu avec de nombreuses fixations phalliques... Ainsi, l'enfant ne peut que créer des phantasmes de toute-puissance sadiques vis-à-vis de ce père narcissique qui se veut être le père de la horde et les « posséder toutes ». Face à cette menace excessive, le garçon ne parviendra pas à abandonner ses représentations imaginaires car le Père réel ne fait jamais preuve de motion de tendresse et de complicité avec son fils. Concrètement le Père réel ne fait pas de place à une possibilité de deuil du Père imaginaire à travers ses erreurs mais au contraire il tente de recouvrir le champ de l'imaginaire tyrannique. L'introjection de l'imgo paternelle est donc liée à la persécution sadique engendrant alors un Surmoi tyrannique. Le garçon reste alors bloqué dans la situation œdipienne car il ne peut abandonner l'idée de l'existence du phallus étant donné que son père y croit aussi. Dans ce cas de figure, Père réel et Père imaginaire font alliance et tendent à se confondre : ils ne donnent alors pas la possibilité au Père symbolique d'apparaître. Et comme le dit A.Green

dans *Le complexe de castration* « le Surmoi est le gardien du souvenir de la menace de castration et agent de sa possible réactualisation. La menace de castration est le symbole de la menace de mort en tant que cessation du plaisir de vivre, elle permet d'éviter la vengeance du talion en punition du désir parricide »²⁹. Donc dans ce cas de défaillance paternelle, on comprend bien que le névrosé de l'échec va choisir de ne pas s'opposer au Père imaginaire et risquer de le dépasser par peur d'une vengeance punitive. « Rater ses objectifs » lui permettra d'éviter la colère du tyran.

Le Père imaginaire dans sa version super-héros est (trop) forte

Les phantasmes de l'enfant créent un père aux multiples exploits, très fort, imbattable qui se rapproche du super-héros. Cette vision est une projection du Moi idéal de l'enfant, dont il refuse de se séparer. L'écart entre le Père réel et imaginaire est important c'est pourquoi le garçon refuse de faire le deuil de ce Père excessivement bon et protecteur. Il ne rentre pas dans cette rivalité fraternelle qu'amène l'Œdipe avec ce Père tant admiré car il sait qu'il n'a aucune chance de le dépasser. L'évitement de la castration porte alors sur le complexe d'infériorité au sens Adlérien³⁰. En effet, selon lui l'origine de la névrose porte sur le sentiment d'infériorité vis-à-vis du groupe dans lequel il évolue, et ce besoin de compenser devient le symptôme névrotique. Le garçon face à la supériorité de ce Père imaginaire va se positionner dans ce complexe d'infériorité, c'est-à-dire adopter une posture inférieure au sein de son groupe œdipien. La tendance défensive du Moi sera alors d'éviter de tenter une prise de pouvoir et d'abimer l'image de ce père héroïque. Ainsi la mise en échec volontaire du névrosé pourrait être perçue comme un « contre investissement compensatoire » c'est-à-dire avoir un comportement inverse à celui de « compenser » et donc de chercher l'infériorité comme bénéfice secondaire pour maintenir l'image du héros.

Le Père réel est dévalorisé, impuissant et/ou absent

Il est passif vis-à-vis de l'agressivité de son fils, il ne répond pas de façon suffisamment castratrice, et donc ne parvient pas à maintenir sa position privilégiée auprès de la mère. Il est probable que la Mère symbolique soit défaillante également. La construction phantasmatique de l'enfant sera celle d'un père châtré, qui ne possède pas le phallus ou bien l'a perdu. Le Père

²⁹ GREEN, A. *Le complexe de castration*. PUF, 2015. Quadrige

³⁰ TREVILLE, D. *La psychodynamie*. EIPA, cours de deuxième cycle

imaginaire est décevant et l'identification narcissique à ce dernier est compliquée. Cela implique alors que l'enfant est en possession du phallus et devient tout-puissant prenant ainsi la place du Père imaginaire. La menace de castration reste vive car ce père pourrait avoir des désirs de vengeance afin de récupérer ce qui lui a été pris : le phallus. L'enfant est tiraillé entre son désir phallique et sa culpabilité d'avoir pris la place du Père imaginaire et donc de tuer le Père de la réalité. Le Père symbolique n'existe pas car la Loi n'est pas respectée et cherche à être transgressée. Dans le cas de névrose d'échec, le sujet va s'autocastrer et tenter de réparer ce Père imaginaire dont il a besoin afin de lui servir de support identificatoire. Ainsi, il n'arrivera pas à faire un deuil de celui-ci mais sera davantage dans une recherche inlassable du Père idéal qui permettra de rétablir la Loi. L'insuccès permet de ne pas « risquer » de tuer le père une deuxième fois, de prendre sa place et donc de franchir le tabou de l'inceste. La figure du Père imaginaire est insuffisamment construite, le garçon cherche à la restaurer, ce qui l'empêche d'en faire le deuil. Afin de trouver une issue acceptable à ce conflit psychique, l'enfant va mettre en place un Surmoi tyrannique lui permettant de « contrôler » ses pulsions sexuelles et agressives et donc la réussite va symboliser la menace incestuelle. A l'issue de l'Œdipe, le garçon pourra également s'identifier au père malheureux reproduisant alors les échecs paternels.

Le père réel est absent (ou mort) et valorisé dans le discours de la mère

Dans ce cas, la fonction symbolique excède l'instance Père réel et imaginaire. La Mère symbolique évoque ce Père absent en tant que tiers séparateur et lui érige un piédestal, tel un autel à une divinité. On comprend bien que la fonction symbolique est excessive car elle se suffit à elle-même et ne s'appuie sur aucune instance réelle. Le garçon sera face au Nom-du-Père en tant que totem intouchable. Ce Père symbolique, ou Père mort, ne peut pas être le support identificatoire des projections phantasmatiques et ambivalentes de l'enfant. L'enfant ne pourra pas projeter sur lui son agressivité sinon avec une culpabilité extrême. Le Père imaginaire va ici prendre des formes de martyr, de bonté dont il faut respecter la mémoire. Le deuil de ce Dieu semble être impossible. En effet, le fait qu'il ne s'appuie pas sur une réalité met à mal sa fonction tiercisante et l'enfant, dans la crainte de franchir le tabou de l'inceste, va préférer maintenir l'image d'un Père idéal et séparateur. Le Surmoi sera tyrannisant car toutes situations pulsionnelles venant à réactiver la situation œdipienne seront lourdement réprimées et refoulées afin de ne pas risquer d'abimer la figure du Père totem, qui le protège

de la fusion incestuelle mère-fils. La citation bien connue de Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov*³¹ renvoie à cette situation : « Si Dieu est mort alors tout est permis ». Cette idée traduit le besoin de sécurité des Hommes qui est projeté sur un protecteur bienveillant, ce qui renvoie à la peur de l'enfant face à ses désirs pulsionnels. En effet, si ce Dieu n'existe pas alors la morale et donc la Loi n'existent plus et « je » suis libre de franchir les tabous fondamentaux. Cette possibilité est impensable pour le névrosé de l'échec qui, face à la tentation, préférera maintenir coûte que coûte la figure de ce Père symbolique, quitte à ne pas s'autoriser à réussir par peur d'abimer ce totem.

Pour illustrer cette situation, il est intéressant de mettre en parallèle le bien connu cas du petit Hans au travers de la relecture de Lacan³². Selon lui, l'origine de la névrose de Hans, tient du fait que son père n'assume pas sa fonction réelle et se cantonne uniquement à sa fonction symbolique. Hans n'a alors pas d'autre choix que de créer la phobie afin de pouvoir y projeter son agressivité : le symptôme tient lieu de fonction paternelle. Le cheval devient alors l'animal castrateur. L'angoisse de Hans se trouve dans l'absence du père : il lui est impossible de trouver sa place dans l'ordre symbolique générationnel. Freud, omniprésent dans la famille de Hans car invoqué régulièrement, jouera alors le rôle du Père imaginaire menaçant et tout puissant permettant alors à l'enfant de restaurer « la pièce manquante » dans le jeu des Pères.

Dans notre cas de névrose d'échec, on voit bien que la réussite dans un domaine phantasmatiquement investi par le Père idéal, sera considérée comme une atteinte à son intégrité dans une tentative de le destituer de ses fonctions et de prendre sa place. Comme le père réel est absent, le garçon construira un imaginaire autour de ce dernier auquel il restera soumis.

Nous avons fait le tour des différents cas de figures possibles du déséquilibre de la fonction paternelle chez les garçons pouvant entraîner une névrose d'échec. Etudions maintenant ce qu'il en est dans l'Œdipe féminin.

³¹DOSTOIEVSKI, F. *Les frères Karamazov*. Gallimard, 1994.

³²De Neuter, P. & de La Hulpe, C. Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard. *Cahiers de psychologie clinique*, 2011, pp . 47-73.
<https://doi.org/10.3917/cpc.037.0047>

➤ Œdipe féminin

C'est dans ce deuxième temps de l'œdipe que la trajectoire féminine et masculine se sépare. Comme nous le savons, l'Œdipe chez la fille est plus compliqué et possède davantage de zones d'ombre, notamment à cause du double changement d'objet que celle-ci doit opérer. Nous allons donc mettre en lumière cet Œdipe féminin en mettant l'accent sur le rôle des différents Pères en jeu.

A cette étape, lorsque le Père réel a rempli sa fonction de tiers séparateur mère-fille, cette dernière va opérer un changement d'objet. En effet, elle ressent le manque et l'envie lié à son anatomie et vers ce qu'elle n'a pas c'est-à-dire un pénis. C'est à cet endroit que le pénis deviendra le phallus symbolique, comme signifiant du manque ou de l'incomplétude. Le phallus devient alors synonyme du pouvoir et ses phantasmes seront liés à son envie de pénis. Dans un premier temps, l'enfant va vouloir le phallus du père dans une identification phallique à celui-ci. Elle va donc être en rivalité avec le Père imaginaire perçu ici dans son versant tyrannique et possessif.

Puis, la fille ressent de la frustration et de la colère à l'égard de cette mère châtrée qui ne lui a pas donné de pénis. Elle en veut à cette mère castratrice qui désire garder à l'intérieur d'elle le pénis du père. Elle va alors se détourner de la position féminine primaire selon Mélanie Klein³³ et rentrer en conflit avec sa mère. Pour M. Klein, la petite fille a l'intuition inconsciente de l'existence d'un vagin et désire alors recevoir le pénis du père, conformément à la nature réceptive du vagin. De même, elle intuite la présence d'enfants virtuels dans son corps que le bon pénis paternel pourrait faire naître. Cette envie de pénis devient alors l'envie d'avoir un enfant du père, considéré comme un « dédommagement » phallique car le bébé représente alors le phallus. L'ambivalence envers la mère sera ressentie dans des mouvements identificatoires de l'ordre de l'admiration (de posséder le Père imaginaire détenteur du phallus), d'envie, et de crainte (de la vengeance maternelle envers l'intérieur de son corps et donc de ses bébés en devenir). La représentation du Père imaginaire est à la fois celle du Père idéal extrêmement bon et protecteur (car il est le seul à pouvoir lui faire des bébés et il la protège des représailles maternelles), mais aussi extrêmement privateur (car il refuse de lui donner). Donc si on reprend le positionnement Freudien et Kleinien, la fille va

³³ GREEN, A. *Le complexe de castration*. PUF, 2015. Quadrige

pouvoir dépasser son Œdipe grâce à : 1) la castration du Père réel à l'égard de ses pulsions sexuelles envers le Père idéal 2) la menace de castration de la mère à l'encontre du corps de la fillette concernant sa future fertilité. L'enfant est dans une relation ambivalente vis-à-vis de sa mère entre amour / haine mais aussi vis-à-vis du Père imaginaire. Le deuil de ce Père tout-puissant devra se faire à travers les déceptions du Père réel vis-à-vis de sa fille lui permettant de prendre conscience qu'il n'est pas détenteur du phallus et donc que ce dernier n'existe pas. Ainsi, elle va choisir (dans un Œdipe positif) de s'identifier à sa mère et d'atteindre la position féminine afin de diriger ses pulsions sexuelles sur un autre homme. Elle va accéder à une figure paternelle plus réaliste et donc chercher un objet d'amour extérieur lui aussi « suffisamment bon ». L'identification féminine n'est plus synonyme d'incomplétude et d'opposition à l'identification masculine mais davantage comme « différente » et complémentaire sans rivalité phallique associée. Tout comme chez le garçon, l'émergence d'un Surmoi mature va se faire à travers l'intériorisation des imagos parentaux avec comme commun la prohibition de l'inceste et l'interdiction du meurtre. L'idéal du Moi devient également une instance mature ça il dépend de parents suffisamment bons et non pas idéaux.

L'avènement du Père symbolique peut alors se réaliser comme garant de la Loi. Il est certain que dans l'Œdipe féminin le rôle de la Mère symbolique est aussi agent de la castration car elle représente également la menace de castration féminine et donc la peur de la perte permettant à la fille de liquider son Oedipe.

Ainsi malgré certaines similitudes avec l'Œdipe masculin, les rapports de la fille avec les différents Pères ne sont pas identiques et donc les points de fixations entraînant la névrose d'échec ne sont pas aux mêmes endroits. En effet, la dynamique des pulsions sexuelles tournées vers le Père imaginaire est particulièrement intense et plus difficilement dépassable que chez le garçon dont la menace de castration envers son organe est plus marquée. Nous étudierons alors les points de différence afin de ne pas nous répéter outre mesure.

Le Père imaginaire est puissant et le Père réel pas assez castrateur

Les fantasmes de la fille à l'égard de son père sont ceux d'un homme fort, qui possède et mérite le phallus. Elle désire que ce Père imaginaire lui appartienne car il est le seul à pouvoir lui donner un bébé. Elle est donc dans une position de séduction et d'attente. Or dans ce cas de figure, le Père réel n'apporte pas la castration adaptée permettant à la fille de faire

son deuil d'un bébé du père et donc de reconnaître l' « impuissance » du Père imaginaire à la combler. La fille reste alors dans cette attente et dans une recherche effrénée de séduire le père. Le Père réel ne prend pas sa place d'agent de la castration car il préfère s'assurer de l'attachement éternel de sa fille...résultat de son propre Œdipe non liquidé. Ainsi, la fille va rester fidèle à cette figure du Père idéal. Son surmoi peut se révéler tyrannique car elle va tenter de refouler ses pulsions libidinales à l'égard de ce Père imaginaire mais aussi l'agressivité envers sa mère. La culpabilité de désirer franchir ce tabou de l'inceste agit avec un besoin de punition masochiste.

Dans notre cas de névrose d'échec, la fille va préférer échouer pour trois raisons majeures :

1°) les objectifs à accomplir sont des endroits investis et reconnus par le père. Ainsi si elle réussit, elle se met phantasmatiquement en danger car, par cette séduction, elle se rapproche du désir paternel et prend alors la place de la mère rivale.

2°) si elle dépasse ce père jusque-là considéré comme idéal alors ce dernier tombera immédiatement de son piédestal. Le Père imaginaire sera alors violemment détrôné par le Père réel, décevant et sans phallus. Donc elle va préférer se mettre en échec afin de conserver sa position de toute-puissance et continuer à espérer obtenir un bébé-phallus du Père idéal. L'avènement du Nom-du-Père ne peut avoir lieu car le Père réel singe la Loi (il répond aux sollicitations pulsionnelles de sa fille) et ne peut donc pas en être garant de cette Loi du tabou de l'inceste.

3°) la fille peut également réaliser une identification hystérique à sa mère. Ainsi, si cette mère a subi elle-même un échec dans un domaine investi, sa fille s'étant identifiée à cette dernière reproduira le schéma. Comme nous travaillons sur le rôle de la fonction paternelle, il est intéressant de relever l'implication du père dans l'identification hystérique de la fille. En effet, le Père réel n'étant pas assez castrateur, la fille peut s'identifier « excessivement » à sa mère afin de prendre sa place dans le désir du père. L'objectif de cette identification est clairement en lien avec l'objet d'amour c'est-à-dire le Père imaginaire. Donc, l'identification à la mère malheureuse entrainera l'échec compulsif. On peut s'appuyer sur

l'exemple du cas de Dora étudié par Freud en 1905 dans *Fragment d'une analyse d'hystérie*³⁴. Dora va s'identifier à sa mère par « [...] de petits symptômes et particularités, ce qui lui fournit l'occasion de se signaler par une conduite insupportable », « Elle s'identifiait donc avec les deux femmes aimées, l'une jadis et l'autre maintenant (Mme K.), par son père ». Cette identification à Mme K. et à sa mère s'articule par rapport au père dans une perspective exclusivement œdipienne. D'ailleurs, Dora finira par complètement s'identifier aux symptômes névrotiques maternels liés à « l'obsession de la ménagère ».

Le Père réel est trop décevant ou castrateur

Dans ce cas, la fillette pourra avoir des difficultés à investir le Père imaginaire en tant qu'objet sexuel car dans la réalité il n'est pas digne d'admiration ou bien il ne laisse aucune place à des motions de tendresse envers sa fille. Deux scénarios sont alors envisageables :

1) La fille pourra faire un choix d'objet homosexuel car sa libido aura régressé à l'objet initial maternel. Le choix d'objet se fait par défaut (non par étayage). Ainsi, la fille pourra chercher à réparer ce Père défaillant.

2) La fille devra opérer une forme de clivage entre Père réel et imaginaire. C'est ce cas de figure qui nous intéresse car c'est celui qui peut entraîner une névrose d'échec chez la fille. En effet, elle va surestimer la figure du Père imaginaire afin de projeter ses pulsions sexuelles sur ce dernier. Elle va faire une distinction excessive entre les deux Pères de telle sorte qu'ils n'aient plus rien en commun. Les agissements décevants du Père réel ne seront pas perçus ou excusés. Pour permettre l'existence de ce Père imaginaire, la fille devra surinvestir cette figure et donc s'interdire de la dépasser au risque de faire apparaître le Père défaillant. On retrouve la symbolique du « dépassement » comme un parricide de ce Père idéal qu'il faut protéger. La mise en échec est donc le symbole de ce compromis inconscient.

La Mère réelle est trop tyrannique et la Mère symbolique n'existe pas

Ici encore nous admettons la position Kleinienne³⁵ d'une mère pourvoyeuse de la castration qui, par désir de vengeance, peut s'en prendre au corps interne de la fillette. Cette

³⁴ FREUD, S. *Dora : fragment d'une analyse d'hystérie*. Payot, 2010

³⁵ GRUNBERGER, B. *L'Œdipe ; un complexe universel*. TCHOU, 1998.

complexification de l'Oedipe féminin passe aussi par le rôle de la Mère réelle qui peut être trop tyrannique et réduit alors le Père réel à un rôle fantoche. Cette mère va entraîner un déséquilibre de la fonction paternelle car elle ne laisse pas de place à l'émergence de la Mère symbolique. En effet, face aux pulsions sexuelles (et à la séduction) de sa fille envers son mari, cette mère peut ressentir de la jalousie (d'être « exclue » d'un duo qui la renvoie à son propre Oedipe). Elle va alors rentrer dans une lutte phallique afin de s'assurer de la possession du phallus paternel. Le Père imaginaire va perdre sa place de protecteur face à la toute-puissance maternelle. La fille ne pourra donc pas accéder à la position féminine car l'identification à la mère reste phallique. Tout comme pour le garçon, c'est la menace de castration qui va entraîner l'autocastration, plutôt que de risquer de porter atteinte à ses « bébés virtuels » par une mère vengeresse. Donc la mise en échec volontaire dans des domaines investis par ses parents va lui permettre de ne pas affronter la toute-puissance maternelle. Bien que le rôle du père soit secondaire dans la névrose d'échec pour ce cas, il m'a paru important de l'aborder afin d'être le plus exhaustif possible.

Le Père réel est absent (ou mort) et valorisé dans le discours de la mère

Ce cas présente de nombreuses similitudes chez les deux sexes. Mettons en lumière les points de divergences. La fillette va rencontrer des difficultés à investir un autre homme que celui de ce Père totem. En effet, le discours de la Mère symbolique se doit de soutenir cette figure du Nom-du-Père afin de l'instituer en tiers séparateur. Or, le pénis réel sur lequel s'élabore le Père imaginaire n'existe pas : le désir de la mère envers ce Père symbolique est difficilement perceptible pour l'enfant qui aura alors plus de difficulté à choisir ce symbole comme objet sexuel. Ainsi, la fille va créer un Père imaginaire qui va s'étayer sur la fonction symbolique. Ce Père imaginaire aux contours flous et mal définis endossera le rôle de divinité sexualisée, qui pourrait récompenser l'enfant si celui-ci lui demeure fidèle. Il est intouchable et la fille ne se risquerait pas à le dépasser par peur de le faire disparaître et de ne plus avoir d'objet à désirer, ni de protection d'une possible régression libidinale envers le premier objet d'amour maternel. Le deuil du Père imaginaire, relayé par la fonction symbolique demeure impossible.

Je me permets ici de faire une interprétation de la représentation symbolique de la Vierge Marie à travers le prisme de la défaillance paternelle. Ce personnage biblique va

enfanter Jésus, le fils de Dieu, sans union avec un homme réel. Cette conception divine, grâce à l'intervention de l'Esprit Saint, va permettre à Marie de rester vierge et donc « pure ». Nous pouvons alors interpréter cet événement comme le fantasme de la fille d'avoir un enfant du Père tout-puissant. Dieu représente alors cette divinité paternelle à laquelle la fille doit la fidélité éternelle dans l'espoir de recevoir un bébé tout-puissant. En effet, Marie, ayant été placée au couvent à l'âge de trois n'a pas été éduquée par son père réel. Ses pulsions sexuelles infantiles pourront prendre pour objet le père symbolique (Dieu-le père mort) sur lequel va se construire son fantasme d'un Père idéal ayant assez peu de rapport avec un homme réel. Joseph devient alors le Père réel impuissant de Jésus car il ne parvient pas à attirer le désir de sa femme (Marie restera vierge jusqu'à la fin de sa vie). Ainsi, on peut faire le parallèle avec la fille qui, ne parvenant pas à liquider ses fixations œdipiennes, continue à investir le Père imaginaire au détriment de sa vie de femme et de sa sexualité. Marie incarne le fantasme qu'un jour venu, les efforts de la fille de rester soumise à son Père-dieu soient récompensés ... sans qu'il n'y ait réellement une liaison incestueuse. Et, si on se permet d'aller plus loin dans cette interprétation, on comprend que l'enfant n'est pas viable et qu'il est destiné à une mort certaine. Jésus représente-t-il alors le destin funeste d'un enfant qui est le fruit d'une union impossible ?

Ce chapitre est central dans nos recherches. Bien qu'il puisse paraître un peu redondant, il reste néanmoins nécessaire pour comprendre le rôle de la fonction paternelle dans la névrose d'échec. Bien entendu, d'autres cas sont envisageables mais il me semble que nous pouvons « les classer » à l'intérieur de ces schémas prototypiques. De même, il s'agit de théorie et donc les archétypes de ces différents Pères ont été exagérés afin de faire ressortir leurs particularités. L'expérience clinique montre bien que les rôles de ces Pères sont souvent plus flous et subtils rendant alors leurs distinctions plus difficiles.

Pour conclure ce chapitre, nous retiendrons que le dialogue entre ces pères lacaniens est prépondérant dans l'origine de la névrose d'échec. Un déséquilibre dans cette dynamique empêche l'enfant de faire le deuil d'un Père tout-puissant et donc de s'acheminer dans son chemin d'individuation. Cette dialectique est subtile car elle fait à la fois référence au réel, au phantasmé et au symbolique. Un équilibre parfait est utopique, il faut alors en prendre conscience dans la cure. La mise en échec volontaire est un rappel à l'ordre de cette figure paternelle introjectée, véritable pulsion de mort à l'œuvre car elle entraîne le névrosé dans

un retour en arrière incessant où le sadisme paternel semble jouer un rôle essentiel dans cette dynamique pulsionnelle.

d) Le Père : objet sadique retrouvé

Comme nous le savons, névrose d'échec et masochisme moral sont intimement liés. Le masochisme moral est l'une des composantes essentielles de la névrose d'échec et c'est ce lien étroit qui donne un caractère particulier à cette névrose. Maintenant, nous allons pouvoir relier le masochisme moral à son origine œdipienne et retrouver alors l'implication des Pères dans cette position. Le texte de Freud *Un enfant est battu*³⁶ va nous permettre de faire ce rapprochement car il montre comment et pourquoi le masochisme moral est lié à l'érotisation des objets incestueux.

Le phantasme de fustigation apparaît tôt dans l'enfance (entre deux et quatre/cinq ans) et n'est pas en lien avec des réelles scènes de violence que l'enfant aurait subies. En général, ce phantasme va s'accompagner de satisfaction auto-érotique et il peut constituer une fixation prégénitale pouvant entraver le développement psychosexuel de l'enfant et s'organiser en perversion. Freud précise que ce phantasme est fortement refoulé et difficile à retrouver dans la cure car jugé trop inconvenable par le Surmoi.

Chez la fille, le phantasme de fustigation apparaît d'abord de façon consciente (sous forme de rêve diurne) par « *Le père bat un enfant* » sans élément sexuel identifié. Cet enfant battu est souvent un enfant « haï par moi » revenant alors à signifier « *Le Père n'aime pas cet enfant, il n'aime que moi* ». Puis, après transformation, le phantasme devient inconscient et revient à « *Je suis battue par le père* ». Ce phantasme est de caractère masochiste car lié au plaisir sexuel dans la douleur et provient du désir incestueux envers le père. La fille va alors retirer deux sources de plaisir caché par la douleur : premièrement, la punition de celle-ci vis-à-vis de son désir culpabilisant envers le père et deuxièmement une régression (au stade sadique-anale) à la relation érotique avec le père. Donc le fait d'être battu va permettre à l'enfant d'assouvir un phantasme auto-érotique de la relation œdipienne avec le père et de

³⁶ FREUD, S. *Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles*. Payot, 2019.

s'en punir pour alléger sa conscience. Le père est alors cet objet sadique retrouvé dans par la régression au point de fixation pré-génital du fantasme.

Pour le garçon, le fantasme de fustigation est d'abord inconscient et prend la forme de « Je suis battu par le père ». Puis, dans une phase consciente, il devient « Je suis battu par la mère (ou son substitut) » et pour Freud il s'agit d'un renversement du désir incestueux en un désir masochiste. Le garçon va alors se mettre en position passive c'est-à-dire en position féminine vis-à-vis de la personne qui le maltraite. Ce fantasme est alors un substitut d'une relation homosexuelle au père car le garçon prend la place de la mère (elle-même passive à l'égard du père). Le père est là l'objet d'amour du fils.

Dans les deux cas, on retrouve la thèse de Freud dans *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905)³⁷ expliquant que le masochisme provient d'un retournement du sadisme contre la personne ayant pour origine l'instance interdicière du Surmoi. Ainsi dans la phase du fantasme inconscient de « Je suis battu par le père », l'attitude de victime qu'un sujet peut avoir envers une représentation du père lui permet la reviviscence du fantasme de fustigation. On retrouve bien la forme de masochisme dit féminin où le sujet se reproche d'avoir commis une faute qu'il doit expier lui permettant d'alléger son sentiment de culpabilité. Dans le cas de névrose d'échec, il semble que le masochisme féminin va évoluer en masochisme moral. En effet, le sadisme du Surmoi renvoie à une resexualisation du complexe d'Œdipe et plus particulièrement des liens au père. Ainsi le névrosé de l'échec va chercher à être puni par un représentant paternel, qui prendra alors la forme du « Destin » et qui entraînera ce dernier dans l'échec perpétuel. Cela permet au névrosé de retrouver par régression le père tout-puissant et sadique qui le punit pour ses désirs coupables. Il est intéressant de constater qu'à l'origine de la névrose d'échec, il y a un « enfant battu » et qui aime cela. La punition passe alors par le corps, et c'est ce qui procure la satisfaction autoérotique, puis va se « déplacer » au niveau moral afin d'être plus « socialement acceptable » mais aussi de faciliter la régression pulsionnelle. Donc, cette fixation masochiste est un retour incessant au Père imaginaire, qui se tient tout prêt et qui se révèle d'autant plus facilement lorsque le Surmoi agit sur un mode régressif.

³⁷ FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Folio essais, 1989.

Donc, le choix de la névrose se base sur le principe de plaisir que nous retrouvons à travers la position masochiste du névrosé dont les pensées inconscientes pourraient être « *échouer, d'accord, mais que si je jouis* ». On voit bien que cette jouissance secondaire n'est que l'expression de l'impossibilité de jouir autrement c'est-à-dire en dehors de la soumission au père. L'expérience clinique est la façon la plus évocatrice de mettre en lumière l'ensemble de ces mécanismes à l'œuvre dans la cure.

3) La névrose d'échec et son rapport aux Pères dans la clinique : étude du cas de Mme K.

L'élection de ce cas a été fait car la problématique de la patiente m'a semblé particulièrement intéressante afin d'éclairer et de compléter les mécanismes de la névrose d'échec. Je tiens à préciser que sa thérapie, qui dure depuis presque un an et demi est toujours en cours. Les noms des protagonistes et des lieux ont été changés par souci de préservation de l'anonymat.

Contexte et tableau clinique

Kenza est une jeune femme de 27 ans, d'origine magrébine. Elle souhaitait consulter car elle souffrait de symptômes dépressifs et d'angoisses suite à ce qu'elle disait être un « burn out ». Elle avait travaillé pendant environ trois ans dans une petite entreprise en région parisienne dans un poste en lien avec le développement d'une marque commerciale. C'était son premier emploi à la sortie de ses études dans le commerce et management. La première année s'est bien déroulée, Kenza appréciait ses missions professionnelles et s'entendait bien avec sa supérieure (à qui appartenait l'entreprise). La relation avec cette dernière, que nous nommerons Mme F, est rapidement devenue amicale dépassant alors le cadre professionnel. Kenza s'est alors sentie privilégiée telle la « protégée de Mme F. » qu'elle admirait. Mme F. est décrite par la patiente comme quelqu'un d'autoritaire « en apparence », de « douée » qui savait gérer toutes les situations mais qui se positionnait régulièrement en victime (car son entreprise ne fonctionnait pas bien), ce qui suscitait de vifs élans de pitié et d'empathie chez la patiente. A ce moment, Kenza tenait énormément à avoir une augmentation de salaire telle une reconnaissance de son travail bien fait et de son dévouement pour cette entreprise. Mais, il semble que Mme F. tirait profit de la situation et surtout de la servilité de Kenza de vouloir lui plaire. Mme F. se mit alors à lui promettre « bientôt » l'augmentation de salaire tant

attendue mais « sous condition » de remplir tel(s) objectif(s) d'ici la fin de l'année. C'est à cette période que la situation s'est détériorée. Kenza a commencé à souffrir d'angoisses liées à la peur de ne pas « être à la hauteur », de faire mal les choses et de décevoir sa hiérarchie. Elle se mit alors à avoir des dérèglements hypothyroïdiens, ce qui engendra une fatigue extrême. Kenza n'arriva plus à travailler et tenta de combler cette incapacité par une dose de travail supplémentaire. Bien entendu, plus les attentes de Mme F. se firent présentes afin de clôturer l'année, plus l'état de santé de la patiente se dégrada. Kenza était obsédée par l'idée que « si elle échoue toute l'entreprise échouera ». La culpabilité est omniprésente dans cette situation hypothétique et dans laquelle elle exerce sa toute-puissance. Elle eut le sentiment qu'elle était illégitime dans cette entreprise et que la seule issue était de reconnaître son incapacité. Ainsi, la relation avec sa supérieure s'est rapidement détériorée et Kenza a fini par demander une rupture conventionnelle. Elle quitta l'entreprise sans réclamer une somme d'argent qui lui était due (en lien avec les primes d'intéressement) car elle « ne le méritait pas », bien que cela continuait à l'obséder... Kenza déménage alors dans le sud de la France avec son conjoint afin d'échapper à la situation.

Je reçois Kenza à mon cabinet peu de temps après ce déménagement. Elle est dans un état d'angoisse intense, de perte de sens et se culpabilise fortement de la situation. Elle rumine, de façon obsessionnelle ce qu'elle considère être un « gros échec » et, dans un effort d'intellectualisation, elle tente de comprendre ce qui lui arrive. Au cours des premières séances, la patiente rationalisait son état en essayant de se persuader que l'origine du problème était due à ses dysfonctionnements thyroïdiens et que sans cela elle serait parvenue à obtenir l'augmentation tant souhaitée. Son discours tournait autour de la plainte et était ponctué par des « *j'ai pas de chance...* », « *je comprends pas pourquoi ça tombe toujours sur moi...* » ou encore « *je ne pouvais rien faire, j'étais obligée de...* ». Dans un premier temps, Kenza a dû dépasser ses résistances liées à une forte fixation anale et donc accepter d'aller au-delà du bénéfice primaire de ses symptômes (ne rien pouvoir faire à cause la fatigue). Puis, une fois ce discours de « résistance » évacué, Kenza a pu entrer dans une analyse plus profonde. Elle a alors accepté de regarder « en arrière » afin de pouvoir avancer c'est-à-dire de ne pas chercher absolument à trouver une solution dans le présent. Il est important de noter qu'elle a montré un vif intérêt au domaine de la psychanalyse à la fois dans un besoin d'intellectualiser ses affects mais aussi par appétence personnelle.

L'histoire consciente et inconsciente de Kenza

Kenza a grandi dans un pays d'Afrique du nord et elle est arrivée en France à l'âge de 18 ans afin de poursuivre ses études. Sa famille est issue de la classe moyenne supérieure et habite dans l'une des grandes villes du pays. Elle est l'aînée d'une famille de trois filles. Au moment de son aménagement sur Montpellier, elle était dans l'organisation de son mariage qui devait avoir lieu six mois plus tard, ce qui aggravait son angoisse liée à sa charge mentale. Rapidement, Kenza a ressenti le besoin de décharger une importante colère vis-à-vis de sa mère, jugée trop invasive (notamment dans la préparation du mariage) et trop attachée aux jugements de valeur. Kenza reproche à sa mère d'être trop dépendante (et vectrice) de la pression sociale omniprésente de son pays d'origine. En effet, la patiente avait senti un grand soulagement lors de son départ de la maison familiale car elle pouvait se détacher de ce surmoi collectif et ne plus avoir « à faire semblant » notamment en termes de religion. La pression maternelle au sujet du mariage a donc réactivé cette angoisse de devoir être à la hauteur des attentes familiales, déjà contrariées car le futur époux n'est pas musulman. Kenza s'est alors lancée dans la préparation d'une fête, de façon obsessionnelle alternant des phases d'une grande rigueur et de méthode et des phases d'indécision totale, de remise en question culpabilisante et de grande fatigue. On retrouve bien les caractéristiques de l'érotisme anal entre rétention / expulsion c'est à dire passif / actif dans ce cas. Ce mariage fut un excellent moyen de comprendre et de mettre en lumière le fonctionnement des mécanismes familiaux ainsi que les liens et les relations entre les membres. Nous commençons souvent le début de nos séances au sujet de l'organisation du mariage et des conflits que cela engendrait, nous permettant alors de faire des allers retours dans le passé et de faire les liens nécessaires à la compréhension de son histoire. Kenza comprit alors que si elle ressentait autant d'affects négatifs envers sa mère c'est car cette dernière n'avait de cesse de rabaisser son père et de le traiter comme « un moins que rien ». Elle lui reprochait de n'avoir jamais gagné d'argent (la famille vivant sur les rentes du grand père), d'avoir toujours échoué lors de ses tentatives de création d'entreprise et finalement de ne plus être un homme (les parents faisant chambre à part). La mère était très remontée car son mari ne pouvait pas financer le mariage et donc la cérémonie ne serait pas si fastueuse. Kenza défendait son père inlassablement, lui trouvant des excuses pour tout et accusant sa mère de ne pas avoir su le comprendre. Je compris alors que durant la dernière décennie, l'occupation du père était centrée sur l'entretien de son

propre père qui lui reversait alors une maigre rente en échange de son asservissement loyal. Le père se refugia dans la religion et il suivit de près les règles strictes imposées. Kenza demeurait fidèle à son Père imaginaire, et d'autant plus qu'étant l'aînée de trois filles, l'ensemble des attentes de réussites lui étaient incombées. Elle ressentait alors cette lourde charge de devoir être un modèle pour l'ensemble de sa fratrie afin de ne pas décevoir ce père qui l'avait choisie et reconnue comme celle qui pourrait lui succéder. Elle fut inscrite au lycée français et elle subissait la pression paternelle quant à sa réussite scolaire. La relation avec son Père réel n'était orientée qu'autours de ses notes. La piste de la névrose d'échec commença à prendre forme lorsqu'elle raconta qu'elle avait « échoué » (vis-à-vis des attentes paternelles) lors des examens importants : le brevet des collèges, le bac, et le concours d'entrée dans des grandes écoles privées françaises. Finalement, elle fit un IUT en France dans le secteur du commerce. Elle se trouvait moyenne en tout et avait le sentiment qu'elle devait se contenter à l'avenir d'un travail avec un minimum de responsabilité car en d'autres cas elle ne pourrait pas y arriver. Or son désir professionnel était de monter sa propre entreprise en lien avec le marketing digital. Mais elle était persuadée que ce se serait un échec et préférait alors ne pas s'y confronter.

Une question a été soulevé lors de nos séances et qui eut un fort retentissement : « Qui êtes-vous si vous réussissez ? » et la réponse fut quelque chose comme « *je ne me reconnaitrai plus...je ne saurai pas quoi faire après comme perdue* ». Et, à partir de ce moment, elle put questionner ses liens à son père car effectivement si « *elle était perdue* » c'était par rapport au paternel et à sa place vis-à-vis de lui. Dans un premier temps, beaucoup d'émotions se mélangèrent à l'égard de son père : pitié, colère, tristesse.

Ce fut alors (un peu à contre cœur) qu'elle partit se marier dans son pays d'origine. Mais, étrange synchronicité, ce ne fut pas un mariage qu'elle fêta ...mais un enterrement. Le grand-père paternel décéda peu de temps après son arrivée. Il s'en suivit alors une période de deuil pendant laquelle aucune fête ne devait avoir lieu. Le père de Kenza fut très bouleversé par cette perte, sujet à un état dépressif important et se montra sous un angle qui, jusque-là n'avait jamais été perçu par sa fille : sa vulnérabilité. La prise de conscience de Kenza s'accéléra et elle revint au cabinet prête à accepter la réalité d'un père décevant. La période qui suivit fut psychologiquement intense.

Les mécanismes de la névrose d'échec à l'œuvre

Kenza se trouve dans la situation du Père réel décevant et insuffisamment castrateur compensé par un Père imaginaire tout-puissant. En effet, Kenza fit revenir à la surface plusieurs souvenirs essentiels et fondateurs du mythe de son père. Je vais en évoquer certains afin d'éclairer le mécanisme de la construction phantasmatique d'un Père imaginaire. L'ensemble de ces croyances reposent sur des dires du père racontés lorsqu'elle était jeune (entre 6 et 15 ans) ;

-Il était si brillant à l'école que ses professeurs l'admiraient et le vouaient à de grandes choses mais que l'un d'entre eux était jaloux et avait saboté la poursuite de ses études.

- Il devait immigrer au Canada afin de vivre selon ses choix et ses ambitions mais il a préféré « se sacrifier » et rester auprès de son propre père et de sa famille afin de les soutenir. Ses valeurs familiales étaient prioritaires car il avait choisi de laisser de côté ses grandes ambitions afin de se consacrer exclusivement à la fin de vie du grand père, le patriarche tyrannique.

- Les tentatives de créations d'entreprises (qui lui aurait permises de gagner beaucoup) n'ont pas abouti car des membres de la famille - jaloux- l'en ont empêché. En effet, il suscitait jalousie et admiration car ses idées de business étaient très prometteuses mais « *tout le monde* » avait œuvré pour le mettre en échec.

Kenza a toujours préféré croire à la version du Père imaginaire, doué, prometteur et sacrifié au profit du clan familial. Tout s'est passé comme s'il y avait eu un véritable clivage entre Père réel et imaginaire. En effet, malgré de nombreuses « preuves » concrètes des échecs et ratés paternels, Kenza n'a eu de cesse de nourrir ce phantasme et de croire aux excuses (pourtant grossières) de son père. La Mère symbolique est également défailante car elle n'a pas rempli son rôle de soutien de la fonction paternelle mais au contraire elle dévalorisera le Père réel. Or, Kenza va préférer s'opposer à sa mère et décharger sur elle son agressivité afin de préserver cette figure idéale et pouvoir ainsi projeter sur lui ses pulsions œdipiennes.

La patiente va alors entamer un travail de deuil du Père imaginaire grâce à la réinterprétation de ses souvenirs : son père n'a jamais fait d'étude car il était peu doué dans ce domaine (hautement investi), il n'est pas parti au Canada car il devait avoir peur de quitter

son clan familial (et surtout son père) et toutes ses entreprises ont été un fiasco financier car ce dernier n'avait pas le sens des affaires. Elle va se surprendre elle-même d'avoir pu croire à ces affabulations paternelles et va avouer que « *ça fait mal de se rendre compte que son père est nul* », tel un aveu de son inconscient d'avoir toujours cherché à maintenir le clivage entre Père imaginaire et Père réel. De plus, on retrouve un Père réel pas assez castrateur à son égard et réceptif à ses pulsions œdipiennes. En effet, il lui a toujours fait ressentir qu'elle était « sa préférée » et qu'elle lui est d'un soutien indéfectible en tant que chef de fratrie. Son père s'est souvent identifié fièrement à elle, allant jusqu'à l'appeler « Ahmed II » (son propre prénom). Kenza a donc été « l'élue », dépassant souvent sa propre mère. On voit toute l'ambivalence de la jeune Kenza de vouloir aimer et posséder ce Père imaginaire mais aussi la dangerosité de la situation œdipienne quant au tabou de l'inceste. Elle fit alors un lien intéressant quant à ses échecs incompris : Kenza aime beaucoup cuisiner. C'est un domaine dans lequel elle est douée et reconnue. Or, à chaque fois qu'elle désire amener au travail ses confections, il s'avère qu'elle rate la recette...c'est toujours un échec alors qu'elle sait parfaitement bien faire ce plat en temps normal. Mais inévitablement, elle ne peut s'empêcher de « rajouter » quelque chose dans la recette ou changer le mode de cuisson, lorsqu'elle doit ramener le plat à ses collègues (et à son responsable). Elle fit alors le rapprochement que son père a toujours trouvé très désirable chez une femme, qu'elle sache bien faire la cuisine. Son responsable au travail étant une projection paternelle, elle va s'autocastrer afin de ne pas franchir phantasmatiquement l'interdit de l'inceste en risquant de « trop » le séduire et de prendre la place de sa mère.

Donc, afin de faire face à la fois à un père décevant et pas assez castrateur, Kenza a développé un Surmoi sadique qui maintient une forte pression sur le Moi dès que la possibilité de dépasser le Père imaginaire intervient. L'objectif étant de maintenir la figure phantasmée et de se protéger de ses pulsions libidinales et culpabilisantes. Le Moi s'est alors défendu contre l'angoisse de deux manières : 1°) **par retournement de la pulsion en son contraire** : les pulsions agressives pour destituer le père prendront alors la forme de la soumission / passivité et se symboliseront dans l'échec des domaines investis par le père. 2°) **par formation réactionnelle** : les pulsions sexuelles œdipiennes seront évitées car le Moi va agir de façon opposée à ces représentations. En effet, lorsque le Moi reconnaît une situation de danger

(inceste) alors il va adopter un comportement opposé aux représentations de la femme désirée par le père.

On retrouve bien un comportement typique de la névrose d'échec : plus Kenza est proche de la réussite, plus les symptômes et actes manqués s'intensifient. La situation de départ peut alors s'interpréter : la patiente a développé un dérèglement thyroïdien engendrant une fatigue ainsi que des fortes angoisses l'empêchant d'obtenir son augmentation salariale. En effet, « l'argent » est considéré comme très important par le père, tel un symbole de réussite...ce dernier n'ayant jamais réussi à en gagner. L'objectif inconscient étant de ne pas risquer de « tuer » le Père imaginaire en le dépassant c'est à dire en gagnant plus d'argent que lui. Kenza fit aussi un transfert de la figure paternelle sur sa responsable et plus leur relation devenait intime, plus elle se sentait angoissée et avait peur de la décevoir, ce qui peut s'interpréter comme la pression de rester « l'élue » mais aussi le besoin de s'autocastrer pour se protéger de ses pulsions sexuelles refoulées. Cette incapacité à travailler va lui permettre d'adopter une position masochiste comme bénéfice secondaire validant alors sa croyance négative « *je ne peux pas y arriver car je serais toujours soumise à mon père tout-puissant et indétrônable* ». La soumission (au père sadique) étant clairement recherchée permet la jouissance du masochiste moral.

Enfin, cet échec va engendrer une névrose d'angoisse liée à un dysfonctionnement libidinal. En effet, ce déséquilibre entre pulsion de vie et pulsion de mort est causé par un manque de retour narcissique et va provoquer une angoisse flottante et diffuse. Ainsi, même après avoir déménagé, Kenza ne se sentait pas apaisée mais déprimée et angoissée. La névrose actuelle est bien souvent une conséquence directe de la névrose d'échec.

Les effets positifs de la prise de conscience dans la thérapie

La symbolisation de ses affects et de ses attentes envers son père lui a permis de comprendre la dynamique qui s'est jouée dans ces différentes situations d'échec. La castration quant à la toute-puissance (dans laquelle elle avait été positionnée par l'identification de son père à elle) lui a permis d'alléger sa pression de devenir « chef de famille » et donc de réduire la tyrannie de son Surmoi. Maintenant, elle se soucie moins du devenir de ses sœurs les laissant faire leurs expériences sans chercher à les guider.

Aujourd'hui, la figure du Père imaginaire est tombée de son piédestal mais la communication « d'adulte à adulte » de la part de son père semble parfois difficile. Kenza travaille au lâcher-prise sur ce sujet, ponctué de quelques régressions inévitables. Malgré tout, elle semble plus à l'aise lorsqu'elle est en présence de représentations de la figure paternelle tels que sa hiérarchie dans le professionnel ou les institutions étatiques (elle avait constamment peur de se faire renvoyer au pays si son comportement n'était pas exemplaire). Et par ricochet, la relation avec sa mère et plus généralement avec le féminin s'est apaisée. « *Elle est comme ça* », « *j'y peux rien, c'est ma mère* » peut-elle dire de façon plus détachée.

Kenza s'est lancée dans des recherches afin de créer son entreprise, bien qu'elle continue de travailler à côté à mi-temps dans un poste sous-évalué pour ses compétences. Elle semble être plus confiante et moins coupable quant à la possibilité de réussir là où son père n'y est pas parvenu. Et, elle a même réclamé l'argent qui lui était dû à son ex-responsable : ce fut symboliquement un réel soulagement que cette dette pécuniaire soit honorée, telle une affirmation de soi vis-à-vis de l'autorité (paternel). Elle entame une nouvelle étape de thérapie analytique avec un fort désir de comprendre « *ce qu'elle aime réellement faire* » car jusque-là, elle a uniquement investi l'aspect professionnel (paternel). « *Peut-être la cuisine* » m'a-t-elle dit, non plus dans un besoin de reconnaissance mais davantage avec une touche personnelle ... Elle aura alors investi le champ de la sublimation grâce à sa créativité.

Enfin, son traitement thyroïdien, qui jusque-là ne portait pas ses fruits ou temporairement, s'est mis à fonctionner sur son métabolisme. Elle a trouvé le bon traitement qui semble l'avoir stabilisé.

Kenza a su, en regardant son histoire avec un prisme nouveau, se débarrasser de ce que Freud nomme « *Schuld* » qui, en allemand, signifie à la fois « dette » et « culpabilité ».

Ce cas m'a permis de compléter mes connaissances théoriques. En effet, la pratique va au-delà de l'illustration de la théorie déjà en place : elle la complète, la contredit parfois et finalement permet de la renouveler. Par ailleurs, j'avais déjà détecté certains de ces mécanismes névrotiques sur le divan mais Kenza m'a justement permis de prendre du recul et d'élargir le spectre. J'ai alors pris conscience que l'échec - qu'il soit considéré comme « gros ou petit » - est toujours en lien avec son histoire inconsciente et que l'ombre du père n'est

jamais très loin en ce qui concerne le sentiment de légitimité. Nous reviendrons sur cette étude de cas dans le chapitre « La névrose d'échec dans la cure » afin d'illustrer plus en profondeur la partie théorique.

III. Du collectif à l'individu : la névrose d'échec peut-elle être dépassée ?

1) Une névrose collective

A cet endroit de notre étude, il m'est apparu évident que la névrose d'échec individuelle est un reflet de ce qu'il se passe au niveau collectif. J'émetts alors l'hypothèse qu'il existe une névrose d'échec plus globale et qu'elle prend racine aux confins de la civilisation. Cette hypothèse se base sur deux textes fondamentaux de l'analyse de la société de Freud : *L'avenir d'une illusion* (1927)³⁸ et *Malaise dans la civilisation* (1930)³⁹. Il me semble pertinent d'avoir un regard, à travers ce prisme, sur notre époque contemporaine et d'étudier à quel endroit la névrose d'échec est toujours à l'œuvre.

Depuis que l'Homme s'est différencié de la nature et est entré dans un état de culture, il a dû renoncer à la jouissance pulsionnelle sans limite, tel un sacrifice de ses instincts sexuels mais aussi agressifs. Freud explique bien que ces restrictions pulsionnelles sont la condition essentielle au maintien de la civilisation c'est-à-dire permettant « *la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux* »⁴⁰. Mais ces limitations pulsionnelles ne sont pas sans effets sur l'individu engendrant névroses et hostilités destructrices envers cette même civilisation. Civilisation et bonheur de l'homme ne sont donc pas compatibles. La lutte entre pulsion de vie et pulsion de mort est au cœur de ce processus civilisationnel autant qu'il l'est au niveau individuel. On comprend bien que l'équilibre entre les hommes et donc le maintien de notre civilisation est instable : Thanatos n'est jamais loin. Ainsi, la civilisation a recours aux valeurs morales afin de se protéger des instincts pulsionnels humains et pour justifier ces restrictions. Ces valeurs morales sont l'art, les idéaux psychologiques, politiques, culturels et surtout le domaine religieux. Ces idéaux

³⁸ FREUD, S. *L'avenir d'une illusion*. Flammarion, 2011.

³⁹ FREUD, S. *Malaise dans la civilisation*. Editions Points, 2016.

⁴⁰ *Ibid* [38] p.37

offrent un retour narcissique permettant d'équilibrer relativement la perte libidinale due à la nécessaire restriction pulsionnelle. Selon Freud, les croyances religieuses sont les plus « efficaces » pour la préservation de la civilisation. En effet, la morale judéo chrétienne a permis l'intériorisation de ces valeurs restrictives grâce à l'édification du Surmoi. Cette « conscience morale » apparaît initialement comme l'intériorisation de l'angoisse de la perte d'amour engendrant alors un sentiment de culpabilité (face à ses pulsions). Ainsi plus l'individu est irréprochable, plus le renoncement pulsionnel est fort et donc sa conscience morale devient sévère. La religion chrétienne va alors surimposer à l'amour des parents, la dévotion envers un Dieu tout puissant renforçant cette notion de dette envers ce protecteur qui est allé jusqu'à sacrifier son propre fils. En effet, ce Dieu-maitre s'étaye sur le modèle de la relation de l'enfant à son père. C'est donc le sentiment d'impuissance, le besoin de sécurité et de protection qui seraient à l'origine de la religion, ce qui va pouvoir « rassurer » les croyants avec la promesse d'une vie après la mort, de donner un sens à la vie ... La religion (dogmatique) provient alors du complexe d'Œdipe et serait selon Freud « *la névrose obsessionnelle de l'humanité* ». On retrouve cette nostalgie du père idéal et l'ambivalence pulsionnelle qu'il provoque. Et, cette fixation infantile incarnée par le dogmatisme religieux est incompatible avec le bonheur de l'Homme car il vise à le maintenir dans une servitude volontaire engendrant une forte culpabilité inconsciente. La religion sert alors la civilisation grâce à l'émergence d'un « *Surmoi de la communauté civilisée* » dont les exigences sévères et non scrupuleusement respectées seront punies par cette « *angoisse de conscience morale* » tel le névrosé dans sa tentative de maîtrise de ses pulsions hostiles. Lorsque ces névrosés obsessionnels se regroupent et font masse, comme le précise Freud *dans Psychologie des foules et analyse du Moi* (1921)⁴¹, ils perdent leur individualité, leur subjectivité et leur conscience morale au profit d'une conscience de masse. Ainsi, « *le père originaire est l'idéal de la foule qui domine le moi à la place de l'idéal du moi* », ce que nous retrouvons dans la religion judéo-chrétienne sous les traits d'un dieu tout puissant. Bien que la religion ait instauré le commandement de « *tu aimeras ton prochain comme toi-même* » afin de limiter les pulsions agressives, elles s'exprimeront à travers la haine de ceux qui n'appartiennent pas au groupe telle une projection de la haine au père et à son désir de le tuer. On retrouve les

⁴¹ QUINODOZ, JM. *Lire Freud : Psychologie des foules et analyse du Moi*. PUF, 2004
Disponible sur : <https://www.cairn.info/lire-freud--9782130534235-page-221.htm&wt.src=pdf>

mêmes mécanismes dans les adhésions aux doctrines totalitaires ou dans le fondamentalisme. Mais alors quel est le lien avec la névrose d'échec ?

La névrose d'échec collective réside justement dans l'incapacité de l'humanité à dépasser cette figure de Père idéal. Freud invoque alors cette lutte très incertaine entre Eros et Thanatos comme étant l'essence même de la vie et donc de la condition humaine, et il me semble que c'est précisément à cet endroit que se loge l'échec collectif, tel un cycle répété et prévisible. La pulsion de mort est une des conséquences du refus de l'individuation vis-à-vis du Père Œdipien. A l'échelle du collectif, la pulsion de mort serait un symptôme de la névrose d'échec telle une régression infantile commune. En effet, il y a un véritable appel au « Père de tous », un désir de retour du Père mort de la horde. Tout se passe comme si les frères et sœurs de la horde ne pouvant s'entendre entre eux souhaitent le retour du tyran afin de rétablir l'ordre (et la castration). Ils reconnaissent leur incapacité à cohabiter et préfèrent alors renoncer à leur liberté. Le sentiment de culpabilité collectif d'avoir désiré l'individuation est trop fort et ils souhaitent alors remplacer le Père symbolique par un nouveau Père imaginaire qu'ils pourront vénérer, craindre et idolâtrer. Faire masse derrière un leader offre une sensation d'invincibilité dans une perte de ses limites individuelles permettant alors de nier les dangers dont le Moi individuel se sent menacé par l'extérieur au profil d'un Moi collectif rassurant.

On retrouve bien au cœur de la civilisation les mécanismes de la névrose d'échec : dès lors qu'il y a une période (plus ou moins) longue de paix, de développement à la fois culturel, social et scientifique, que l'on peut interpréter comme la possibilité d'une réussite collective (ou d'avancées civilisationnelles), inévitablement une régression collective s'opère avec la mise en échec de ces mêmes progrès. Nous savons que le Surmoi « des masses » est archaïque et donc qu'il va activer cette angoisse de conscience morale et de perte d'amour dès qu'il y a tentative d'individuation. La culpabilité provient d'avoir amorcé le processus de subjectivisation c'est-à-dire de devenir un sujet indépendant de la masse humaine. Cette subjectivisation permettrait de s'affranchir de la dette à l'égard de l'autorité supérieure qui a apporté sa protection, ce qui est intolérable et trop « dangereux ». Le groupe ne peut se séparer sans prendre le risque, tel le petit enfant, de perdre l'amour de l'Autre. Ainsi, ce besoin de faire masse protège de l'angoisse de séparation, ne permettant pas à l'Homme de créer sa

propre histoire mais un retour répété à cette fixation infantile commune au Père imaginaire. Nous sommes bien là dans une névrose d'échec commune à l'humanité.

Prenons à présent l'époque actuelle dans la société occidentale. En effet les temporalités ne sont pas les mêmes partout au sein des collectivités. Au sortir de la deuxième guerre, un essor important se constate dans de multiples domaines. Nous assistons alors à un nouvel ordre mondial et à la tentative d'une coopération plus étroite entre les pays afin de garantir la paix future et les Droits de l'Homme : l'ONU va voir le jour en 1945 ainsi que son programme d'aide au développement (PNUD). C'est aussi le début de la création de l'Union Européenne avec le Conseil de l'Europe. La reconstruction des pays dévastés par la guerre va engendrer le boom économique « des Trente Glorieuses » favorisé par l'expansion scientifique et technologique, et permettant alors la mise en place d'un Etat-Providence dont l'objectif est de garantir davantage de justice sociale (maladie, chômage, vieillesse). Les sociétés occidentales connaissent une amélioration sans précédent de leurs conditions de vie et les femmes accèdent à davantage de reconnaissances (droit de vote). Le libre échange est favorisé par une gouvernance monétaire mondiale (Banque mondiale) : le capitalisme bat son plein et l'argent coule à flots dans les pays industrialisés où tout semble alors possible. D'un point de vue culturel, l'UNESCO voit le jour, dont l'objectif est de « *renforcer les liens entre les Nations en promouvant le patrimoine culturel et l'égalité de toutes les cultures* »⁴². Une fois encore il y a une volonté de favoriser le développement et la coopération. Enfin, l'art fut un moyen pour l'Europe de redonner un sens dans un monde meurtri et donc de nombreux nouveaux courants artistiques ont émergé (post modernisme, néo-dada, pop art, minimalisme et art contemporain) ... Le but n'étant pas ici de faire un état géopolitique de la situation d'après 1945 mais d'illustrer par quelques exemples les tentatives d'amélioration civilisationnelle suite à l'échec dramatique de la seconde guerre mondiale. Bien entendu, je n'avance pas que la société occidentale soit un exemple et « *que tout va pour le mieux dans le meilleur des monde* » mais simplement on peut noter un désir de paix et d'entente entre les peuples. Il y a là une « poussée en avant » résultant de l'Eros et permettant aux Hommes de se relever de l'échec collectif antérieur. Par définition, la pulsion de vie est une pulsion d'individuation, de subjectivisation permettant ce processus d'intégration pour devenir Soi-

⁴² Disponible sur <https://www.unesco.org/fr>

même (Jung)⁴³ et ainsi de dépasser les contradictions internes de la civilisation. Donc, la pulsion de vie est à l'œuvre... mais, comme le dirait un névrosé de l'échec « *c'est notre destinée* » car les hommes ne sont pas parvenus à assumer cette poussée d'individuation et ont choisi derégesser en provoquant leur chute. Nous assisterons alors vers la fin des années 1980 à un véritable « malaise contemporain » comme si le retour de la pulsion de mort annonçait un échec collectif prochain.

Tout se passe comme si la pensée Freudienne se réactualisait « *Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer jusqu'au dernier. Ils le savent bien, et c'est ce qui explique une bonne part de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse* »⁴⁴. De nos jours, cette idée ferait référence au comportement destructeur de l'humanité vis-à-vis de l'environnement auquel il appartient mais aussi à l'éloignement de l'Homme de sa nature car il se considère dominant dans sa toute-puissance phallique. Le réchauffement climatique et autres catastrophes écologiques en témoignent. Les hommes occidentaux semblent incapables de se renouveler ou d'accepter le changement lié à l'angoisse archaïque de la perte. Ainsi, la surconsommation (matérielle ou érotique) traduit une fixation infantile en lutte contre la castration selon le modèle Watzlawickien⁴⁵: **+ de + = -** et non l'inverse ou encore **Eros + Eros = Thanatos** et c'est précisément ce que les foules n'arrivent pas à symboliser seules et réclament la présence d'un maître supérieur afin de fixer des limites punitives. Enfin, la « crise des valeurs » liée à la fois au recul de la religion chrétienne mais aussi à la méfiance envers les institutions publiques entraîne une perte de sens et du sentiment d'appartenance. La société occidentale est de plus en plus globalisée niant alors les différences culturelles de chacun telle une volonté de faire masse anonyme.

Cette société occidentale fait donc face à sa propre mise en échec, son autodestruction. Et dans ce mouvement contradictoire où les hommes ont tenté de nier la fonction paternelle (jouissance sans limite), il y a un véritable retour au père archaïque. En effet, le déclin de la fonction paternelle incarnée par le Père symbolique participe à l'anarchie pulsionnelle et à la crainte de la frustration et représente alors un danger interne tel l'angoisse

⁴³ JUNG, CG. *L'homme à la découverte de son âme*. Albin Michel, 1987.

⁴⁴ FREUD, S. *Malaise dans la civilisation*. Editions Points, 2016, p.107

⁴⁵ FISCH, R. , WATZLAWICK, P. , WEAKLAND J., *Changements : Paradoxes et psychothérapie*. Points, 2014.

devant ce surmoi archaïque. La peur d'abimer le père protecteur et donc l'angoisse d'abandon se réactualise à travers un « appel au père ». On assiste alors à la résurgence du Père tout-puissant qui sera incarné par des leaders ambivalents et populistes. La montée de l'extrémisme, qu'il soit politique (Pologne, Hongrie, Italie mais encore en France, en Finlande ou aux Etats-Unis et au Brésil), religieux et culturel (islamisme, suprématie blanche) en témoigne. Ces meneurs doivent faire preuve de force et d'intransigeance, avoir une emprise morale (charisme) et faire respecter les traditions avec virulence - ce sont là les qualités requises pour être un leader charismatique. Les foules vont alors s'aligner derrière lui et perdre leur individualité dans une régression infantile masochiste. Nous sommes en présence d'une « névrose d'échec dans la civilisation ».

Il y a urgence à repenser certains des principes judéo-chrétiens sur lesquels se fondent notre société afin d'envisager un sort plus souhaitable à notre civilisation. Je m'appuierai sur le mythe biblique de la Tour de Babel car il incarne parfaitement bien, les valeurs patriarcales et de culpabilité qui continuent à se distiller dans notre inconscient collectif et qu'il faut réinterpréter. Ce récit de la création du monde, a su transmettre l'impératif de soumission et de dette à l'égard du Père imaginaire et traduit donc l'impossibilité de le dépasser. En effet, à l'origine des temps, les hommes parlaient tous la même langue et se comprenaient aisément. Ils entreprirent alors de bâtir une tour immense : la Tour de Babel, dont l'étymologie signifie « *la porte des Dieux* ». L'objectif de cet ouvrage était de permettre une liaison entre le monde du divin et celui des hommes et de vérifier l'existence du royaume de Dieu. Bien entendu, on retrouve l'égo narcissique des êtres névrosés, dont le besoin de certitude et de toute-puissance, est insatiable. Alors Dieu, dans un élan de colère, va brouiller les langues et disperser les hommes sur toute la terre, afin de faire échouer la construction de la tour. C'est cette désobéissance des hommes envers le Père-dieu, d'avoir voulu connaître ses secrets et de se mesurer à lui, qui va entraîner la punition de confusion entre les frères de la horde. On reconnaît cette peur du maître de se faire détrôner par ses fils... Voilà ici, la morale véhiculée par la religion entraînant alors cette « angoisse de conscience » : ne pas désirer dépasser le Père sous peine d'une punition. Or, c'est justement à cet endroit qu'il faut relire ce mythe afin d'établir des valeurs moins verticales et davantage spirituelles (à l'inverse du dogmatisme). Si Dieu a dispersé les hommes, son dessein peut être que les hommes se subjectivent, qu'ils sortent de la masse uniforme et de leur désir d'unicité d'avec le « Grand Tout ». La

multiplication des langues symbolise alors la diversification culturelle et la pensée subjective. Quant à la dispersion géographique, cela symboliserait la quête de son Soi intérieur, dépassant alors la quête narcissique de vouloir constamment se confronter au Père dans un refus de la castration. En effet, nous passons d'une recherche de grandeur phallique incarnée par cette tour à un devoir d'individuation plus intime incarné par les « grands espaces de la Terres » où les Hommes semblent finalement bien seuls face à eux-mêmes.

Ainsi le progrès de la civilisation serait davantage lié à la recherche de l'individualité et de l'accomplissement personnel de ses membres permettant alors de faire collectif. La création d'un groupe mature ne peut se faire qu'à partir de moment où chacun a entrepris sa propre liquidation œdipienne et donc légitimé sa place au monde. Nous quittons alors l'idolâtrie religieuse, le fanatisme politique ou tout autre besoin d'appartenance aveugle, et nous rentrons dans une recherche de valeurs plus spirituelles ou d'idéaux plus élevés animés par une sublimation pulsionnelle.

L'époque actuelle semble bien suivre les préceptes jungiens « *Il faut s'attendre à descendre plusieurs fois aux enfers pour remonter autant de fois vers le monde extérieur et se réadapter à lui, parcourant de la sorte le chemin de l'individuation.* »⁴⁶. La psychanalyse représente un des possibles permettant l'avènement du sujet dans sa subjectivité et qui pourra dans un second temps participer à l'avancée civilisationnelle collective. Je pense que de cette manière la « *descente aux enfers* » pourrait s'atténuer et le malaise dans la civilisation être dépassé. Alors comment traiter la névrose d'échec dans la cure ?

2) La névrose d'échec dans la cure

Nous savons que la névrose d'échec est souvent dissimulée derrière d'autres symptômes, parfois très éloignés et divers. Il va donc s'agir dans un premier temps de la « détecter » afin de se positionner dans la fonction paternelle transférentielle et ainsi d'offrir la possibilité à l'analysant de « réinterpréter » ses échecs comme étant des signaux d'alarmes, signifiants d'un conflit inconscient. Cette prise de recul sur ses ratés offrira autant de possibilités de

⁴⁶ ROJO SIERRA, M. *Introduction à la lecture de Jung*. Georg, 1988.

réinterpréter son histoire personnelle, de reconnaître sa part de responsabilité inconsciente et ainsi de ne plus être la victime d'une « destinée peu clémente ».

Comme nous l'avons vu, la névrose d'échec est issue d'un déséquilibre de la fonction paternelle. Ainsi, au cours de la cure, l'analyste va devoir endosser les différents rôles des pères lacaniens afin de permettre au patient de « rétablir l'équilibre » et aboutir à une liquidation œdipienne satisfaisante. Bien entendu, l'intensité et / ou le point de fixation du névrosé n'est jamais identique et il va alors falloir dans un premier temps reconnaître lequel de ces pères fait le « plus défaut » (cf. chapitre II, 2, c) afin d'investir ce rôle plus en profondeur. L'inconscient n'ayant pas de rapport à la temporalité, le transfert du patient fera intervenir ces Pères « au besoin » et selon le dénouement du conflit psychique en cours, le tout dans des mouvements régressifs et de prise de conscience. On comprend bien qu'entre la prise de conscience que l'échec est lié à la fonction paternelle et à l'acceptation de la castration qu'impose le Père symbolique, la durée de la cure peut varier d'un sujet à l'autre. Mais dans un souci de clarté et afin de donner quelques « clefs » pour traiter de la névrose d'échec, je me permettrai d'exposer de façon chronologique les différentes rencontres avec les pères au cours de la cure de la même façon que l'enfant les rencontre au cours de son développement psychosexuel. Nous partirons alors de l'exploration du Père interdicteur soutenu par le Père réel afin d'aboutir à l'intériorisation de la Loi représenté par le Père symbolique.

Premier temps : la rencontre avec le Père réel

Dans un premier temps, le cadre analytique va devoir être clairement posé et défini. Ce cadre va représenter symboliquement « ce qui est autorisé » et « ce qui est interdit » de façon immuable et continue : il symbolise alors le Père réel, agent de la castration réelle et il se doit alors d'énoncer clairement les règles (« la Loi ») dans un souci de transparence et pour limiter les interprétations. Le Père réel se doit d'être juste et constant afin de ne pas nourrir de fantasmes trop importants à l'égard du Père imaginaire. Ainsi, les séances doivent avoir lieu de façon régulière, le même jour de la semaine et la même heure, et le planning défini à l'avance. La séance sera réglée en espèce toujours au même moment de la séance (début ou fin de séance selon que l'on soit en thérapie ou analyse) et toujours au même prix cela va sans dire. L'annulation d'une séance devra avoir lieu 48h à l'avance, sinon elle sera due. La durée

de la séance doit être conforme à ce qui a été défini à l'avance (50 minutes dans notre cas) et toute tentative de prise de pouvoir sur le temps de la séance devra être reportée « à la prochaine séance ». Bien entendu, les règles de base de l'analyse quant à la confidentialité et « au non contact » entre les séances seront énoncées. Ce cadre strict doit être respecté des deux côtés et le thérapeute s'engage aussi dans cette relation analytique à respecter ses règles. En effet, le « bon » Père réel est aussi celui qui ne singe pas la loi et la respecte limitant alors sa toute-puissance narcissique. Ainsi, le thérapeute sera ponctuel et le plus constant possible autant dans son attitude que dans son apparence physique. Le cabinet, lieu d'espace neutre proposé par le thérapeute, suivra les mêmes consignes d'invariabilité. C'est à l'intérieur de ce cadre défini que l'on retrouve les particularités du père « suffisamment bon » : il offre un espace sécurisant où sont autorisées l'élaboration psychique, l'exploration de Soi et la mise en place du processus d'individuation. Le « bon » Père réel incarné par l'analyste doit alors reconnaître le patient dans sa subjectivité, sans émettre de jugement sur ses actions ou pensées mais le recadrer justement s'il y a tentative de distorsion du cadre, tel l'enfant dans sa tentative de prise de pouvoir dans la relation œdipienne. Au cours de la thérapie, les actes manqués relatifs au cadre sont à envisager et pourront être interprétés permettant alors de mettre en lumière le rapport du patient à la Loi et donc à la castration. Dans tous les cas, ces prises de pouvoir, plus ou moins conscientes, doivent être relevées permettant alors de symboliser que la Loi est toujours en vigueur et surtout ne dépend pas des états et humeurs du Père idéal (incarné alors par le thérapeute).

Retour sur l'étude de cas

Dans le cas de Kenza, le cadre analytique a été posé facilement et a toujours été « excessivement » respecté. En effet, la patiente arrivait à ses séances hebdomadaires 15 minutes en avance afin de ne pas risquer d'être en retard. Sa posture était toujours très droite, voire rigide. Le règlement de la séance était fait à la fin, sans qu'il n'y ait jamais rien eu à redire et aucun report de séance n'a été demandé de sa part. Au début de sa thérapie, elle m'expliquait ressentir de la gêne vis-à-vis de moi-même, sa thérapeute. Elle avait des difficultés à traduire ses émotions et s'en méfiait beaucoup. Donc, il m'a semblé que le Père imaginaire dans son versant tyrannique était déjà présent dans le transfert et prenait toute la place. Le Père réel était clairement absent car son lieu d'intervention symbolisé par le cadre analytique n'était pas ancré dans le présent. En effet, les règles et limites imposées par le Père

réel se doivent d'être « bonnes » et claires, permettant à l'enfant d'acquiescer un respect de la Loi dans un juste équilibre : ni trop rigide, ni pas assez. Les extrêmes traduisant alors un refus de la castration. Ainsi, Kenza était en posture de contrôle extrême, autant physiquement que psychiquement, comme défense envers la crainte du Père tyrannique.

Puis, le travail analytique a permis à Kenza d'assouplir ce besoin de contrôle et de réduire les attentes immatures de son Moi idéal en proie à un Surmoi jusque-là fortement sadique. La rencontre avec le Père réel a alors pu avoir lieu et cette dernière a pu acquiescer davantage de souplesse vis-à-vis du cadre. En effet, tout s'est passé comme si le Père de la réalité avait repris sa place et qu'ainsi les règles et les exigences vis-à-vis de soi et des autres étaient plus réalistes. Bien sûr, ce lâcher-prise a été réalisé en parallèle du travail de deuil à l'égard du Père imaginaire. Kenza venait alors à ses séances à l'heure « pile », sa posture semblait plus relâchée et son apparence physique moins stricte - elle est déjà venue en jogging et non maquillée, ce qui aurait été inenvisageable en début de thérapie. Enfin, Kenza a su exprimer ses émotions sans crainte de jugements – même concernant sa vie sexuelle – et elle s'est découverte une appétence concernant le domaine de la psychanalyse, elle qui ne se considérait « bonne que pour les maths et les sciences ». L'émergence de ce Père de la réalité, symbolisée par le cadre analytique a permis de rétablir l'équilibre de la fonction paternelle en réduisant l'influence du Père idéal.

Deuxième temps : le deuil du Père imaginaire

Puis, le patient va être amené à revenir sur sa relation à son propre père. Il sera alors encouragé à parler de ses phantasmes, des projections qu'il réalise vis-à-vis de son père dans l'actuel et dans le passé, ses affects positifs et négatifs, de la façon dont il pense que son père le voit...Il est également intéressant de revenir sur la symbolique de son échec afin que l'analysant puisse établir un lien entre « ses ratés » et son Père imaginaire « *Qu'est-ce que représente pour vous cet échec ? Pourquoi le considérez-vous comme un échec ? Qu'est-ce que cela dit de vous ?* ». A cet endroit, l'analyste tentera de l'accompagner dans la distinction entre Père réel et Père imaginaire en faisant des liens entre le ressenti du patient à l'égard de son père dans le présent et dans le passé. Les déceptions vis-à-vis du Père imaginaire devront faire preuve d'une attention particulière : « *La déception que vous ressentez aujourd'hui a-t-elle déjà été ressentie quand vous étiez enfant ? Qu'est-ce que cette déception dit de votre père ?* »

Comment le voyez-vous maintenant ? ». L'objectif est que les rejetons du Père imaginaire puissent atteindre la conscience et que le patient réalise une réelle séparation entre ses phantasmes et la réalité et donc que son père est « un homme parmi les hommes » avec ses qualités et défauts et que cela a toujours été le cas. Les notions de valeur, de pouvoir et d'égalité devront alors être invoquées car si ce père n'est qu'un « homme parmi les hommes », il est par définition égal aux autres et donc égal à « moi-même ». Ainsi, s'il ne détient aucun pouvoir (phallus) alors c'est que cette notion de pouvoir n'existe pas... mais aussi celle de « dépassement ». En effet, il n'y a pas à désirer « faire mieux » ou au contraire « rester dans l'ombre » car il n'y a plus de référence idéale et le sujet ne cherche plus à continuer à faire vivre le parent à travers un surmoi paternel tyrannique.

L'analyste doit recevoir et accueillir les motions d'agressivité/de haine de l'analysant adressées de façon transférentielle au Père tyrannique et interroger l'origine de cet affect permettant de démasquer les avatars du Père imaginaire. Le thérapeute ne réagira pas aux sollicitations agressives permettant alors au patient de symboliser le fait qu'il n'y a aura pas de « vengeance » et donc qu'il n'y a rien « à craindre » à l'intérieur du cadre c'est-à-dire lorsque la Loi est respectée. A l'inverse, le patient pourra se mettre en position de « soumission » vis-à-vis du thérapeute et de son supposé « savoir » : il l'interrogera sur ce qu'il doit faire pour « y arriver », lui demandera constamment ce qu'il pense de lui, sera toujours en adéquation avec les interprétations...donc plus généralement il n'osera pas s'affirmer et considérera la thérapeute comme un « sachant infallible ». A cet endroit, l'analyste ne devra pas répondre à ses demandes, limiter ses interprétations en encourageant le patient à les faire lui-même, et toujours le replacer au centre de sa cure afin de lui faire comprendre qu'il est le seul « à savoir » ce qu'il ressent. Ici le thérapeute mis sur le même piédestal que le Père imaginaire doit s'effacer afin de liquider le phantasme de toute-puissance paternelle.

Cette étape est celle du deuil et donc certains aspects de ce travail psychique peuvent être reconnus par le thérapeute afin d'accompagner son patient dans ce processus. Comme l'a décrit Mélanie Klein, l'analysant va réactualiser la position dépressive infantile, prototype de la capacité du Moi à dépasser l'angoisse de la perte. Ainsi, sa libido va devoir désinvestir l'objet perdu (Père idéal) afin de reconstituer l'objet interne, bon et sécurisant. Ce détachement libidinal sera vécu comme douloureux et va nécessairement engendrer un épisode dépressif lié au renoncement de l'objet perdu. A cet endroit, l'analyste va pouvoir se

positionner en tant que soutien moïque permettant alors une réélaboration du bon objet interne. Ce soutien va passer par un renforcement narcissique : encouragements, invitation à aller plus loin, reconnaître les capacités du patient à faire face aux difficultés rencontrées dans la cure, terminer les séances sur une « note » positive... La capacité d'empathie du thérapeute est particulièrement requise afin de permettre au patient de dépasser cette étape de deuil, malgré les régressions possibles.

Cas de Kenza : Le deuil du Père imaginaire s'est produit chez la patiente dans un mélange d'affects ambivalent : colère/tristesse, amour/haine, désir d'individuation/désir de rester « l'élue ». Le mécanisme d'intellectualisation a permis d'amorcer la prise de conscience concernant son père et sa supposée supériorité, que ce dernier s'est évertué à faire croire. Ce sont les « va-et-vient » dans l'histoire actuelle et passée de Kenza et l'acceptation de son ambivalence qui lui a permis d'avancer dans sa thérapie. Le fait qu'elle soit autorisée à remettre en question et à critiquer la toute-puissance paternelle a eu l'effet d'un « déclencheur » : son avis peut diverger de celui de son père sans qu'il n'y ait aucune conséquence et surtout que ce ne soit pas considéré comme une trahison à son égard. Bien entendu, ce positionnement en tant que « sujet distinct de la volonté paternelle » ne s'est pas fait sans difficultés et doutes si bien que Kenza m'interrogeait régulièrement sur sa légitimité : « Est-ce que penser cela ou dire ceci de mon père fait de moi une mauvaise fille ? » « Vous devez me trouver méchante de penser ça ? », « Est ce que je vais toujours aimer mon père ? » ... L'ensemble de ces interrogations, nécessitant un besoin de réassurance, ont été accueillies avec beaucoup d'empathie et surtout dans un retour de la question lui permettant alors de verbaliser d'elle-même « non, cela ne fait pas de moi quelqu'un de mauvais... » ou « j'aime toujours mon père mais pas pareil ». Cette étape m'a semblé être fondamentale, c'est-à-dire qu'elle valide elle-même son désir d'individuation. Afin de l'encourager dans cette voie, je ponctuais les affirmations de la patiente par des « Oui vous avez raison », « C'est bien de se sentir exister pour soi » ... permettant un retour narcissique nécessaire pour continuer ce processus de deuil. Au début, la « validation » de son ressenti par le thérapeute semblait être un support moïque essentiel qui est peu à peu devenu inutile lorsque son sentiment de légitimité s'est installé. En tant que thérapeute, j'ai établi une importante distinction entre les besoins de retour narcissique nécessaires à la poursuite du travail analytique et les demandes du patient s'adressant au « sachant tout-puissant », projection transférentielle du Père

imaginaire. Ainsi, je ne répondais pas à des questionnements tels que « Qu'est-ce que je dois faire maintenant ? Comment je dois réagir dans telle situation vis-à-vis de mon père ? Qu'est-ce que je vais ressentir si j'agis comme ceci ou comme cela ? ». Et ces « appels au Père idéal », qui demeuraient sans réponse, engendraient des élans agressifs comme pour le provoquer et l'obliger à réagir. Cette agressivité prenait des formes telles que « Si vous ne m'apportez pas de solutions là où j'en ai besoin alors cette thérapie ne sert à rien », « En fait, je ne sais pas pourquoi je viens car je suis toujours plus mal après la séance » ... A ce stade de l'analyse, la nécessité pour chaque thérapeute d'avoir entrepris sa propre analyse et de poursuivre sa supervision m'a vraiment semblé essentielle. En effet, les attaques agressives du patient et être mis position de « sachant » sont autant de possibilités d'engendrer une réaction de la part du thérapeute et alors de réaliser un contre transfert, nuisant à la cure. L'enjeu crucial qui se joue dans la neutralité vis-à-vis des attentes de Kenza, lui a permis de prendre conscience de l'inexistence du Père imaginaire et donc de détacher sa libido de l'objet idéal afin de la réinvestir dans son Moi actuel.

Troisième temps : l'avènement du père symbolique

Ce troisième temps de la cure sera en lien avec l'individuation du patient et l'affirmation du Moi, en dehors des attentes paternelles mais à l'intérieur de la Loi alors introjectée. C'est là l'ancrage du Père symbolique, qui n'existe pas en tant que tel mais qui véhicule le dépassement de la castration : le sujet n'est plus en lutte mais accède à la sublimation à travers l'acceptation de la castration. Le patient va devoir introjecter son propre Père symbolique (Surmoi mature) libéré de la tyrannie du Père imaginaire (Moi idéal).

A ce moment, les processus d'intellectualisation, de prise de conscience et d'acceptation ayant à cette étape (en théorie) portés leurs fruits, la thérapie va pouvoir laisser place à davantage de créativité. En effet, le patient va devoir retrouver un équilibre narcissique en définissant les nouvelles composantes du Moi qui ne seront plus basées sur un attachement œdipien mais davantage sur une réflexion personnelle et choisie faisant alors appelle à son inventivité.

Donc, l'analyste va devoir adopter une position de retrait permettant au patient de s'affirmer. Les séances peuvent s'espacer (toutes les deux semaines par exemple), les silences du thérapeute peuvent devenir plus nombreux, les interprétations seront très limitées (ou

n'ont plus lieu). L'objectif est bien entendu que le patient n'ait plus besoin de l'analyste en tant que transfert de la fonction paternelle.

La question qui reste alors à aborder est : « quel est votre désir ? ». En effet, affirmer et reconnaître son désir, c'est exister en dehors de l'autre dans sa légitimité. Il va falloir repenser l'échec et interroger si le domaine de l'échec représente toujours un désir du patient.

- Si la réponse est oui, alors il devra conscientiser que ce domaine est un lieu d'investissement paternel et qu'il accepte consciemment cette transmission générationnelle : il passe d'une transmission subie à une transmission choisie. Il peut alors s'autoriser à réussir sans culpabilité car ce domaine aura au préalable été désinvesti de l'affect lié au paternel.
- Si la réponse est non, alors le patient devra partir à la découverte de ses propres mécanismes sublimatoires afin de trouver un domaine de satisfaction dans lequel s'épanouir et prendre sa place. L'analyste pourra alors encourager le patient dans cette « exploration » en mettant l'accent sur l'importance de l'expérience et ainsi de « sortir » de l'intellectualisation pour être dans le vécu.

La position féminine est abordée à travers la créativité du patient c'est-à-dire dans sa capacité à se réinventer en faisant appel à sa sensibilité et à ses désirs, à trouver un sens à son monde lui permettant d'acquérir ce sentiment de légitimité « d'être » et peut être à « transcender » sa condition (humaine et finie) à travers des valeurs/spiritualité/engagements... loin de l'idolâtrie et du fanatisme religieux tant pointés du doigt par Freud. Alors peut-être qu'une fois ce processus « mis en route » le patient va pouvoir envisager de finir sa thérapie. Bien entendu, ce scénario permet d'envisager une issue positive à la cure. Mais particulièrement dans le cas de la névrose d'échec, le patient peut volontairement « échouer » dans sa thérapie, poursuivant alors la compulsion de répétition névrotique. La réussite de la cure est alors perçue comme un objectif à atteindre et le transfert vis-à-vis de l'analyste est celui du Père idéal dont le patient ne parvient pas à se défaire. Dans ce cas, le patient « ne souhaite » pas guérir car cela aurait pour résultat de mettre fin à la thérapie et donc à la séparation d'avec le père-analyste. Le thérapeute ne doit en aucun cas attendre ou souhaiter une quelconque réussite de la cure de son patient, ce qui engage ici sa neutralité car cela va interroger sa propre relation à la notion d'échec. L'analyste va devoir porter son

attention sur l'ancrage de sa propre légitimité, qui en d'autres cas, pourrait être mise à mal par la relation transférentielle dans laquelle se répète l'échec du patient et pourrait aboutir à un contre-transfert important. Il doit accepter l'échec au cœur de la cure, renvoyant alors à sa capacité à supporter la castration, et évitera de se positionner en tant que « sachant tout puissant », « sauveur » ou encore de « soignant ». L'introjection du Père symbolique de l'analyste doit être suffisamment ancré afin d'éviter le retour du Père idéal et donc d'un positionnement narcissique contre-productif.

Cas de Kenza : A ce moment de la cure, Kenza va ouvrir un nouveau chapitre, où la pulsion de vie semble prendre le dessus, engendrant alors des affirmations telles que « *je me sens plus libre* » « *j'ai moins de pression* ». Elle semble alors prête à amorcer la phase de « reconstruction » par la découverte de ces possibilités sublimatoires. Sans surprise, il faut également noter des épisodes régressifs liés à « *la peur de ne pas arriver à savoir ce que je veux* » et « *de ne pas savoir quoi faire* ». La cure ayant toujours lieu, je ne peux que penser qu'un mouvement libidinal tourné vers la créativité est en cours. Pour le moment, Kenza a fait la distinction entre ce que représente la création d'entreprise pour son père et pour elle. Elle a conscientisé que son père lui a transmis le goût et l'envie d'entreprendre mais que la suite lui appartient : elle veut créer son entreprise car elle possède les compétences et les idées nécessaires, et qu'elle désire s'accomplir dans le domaine professionnel de façon autonome. Le statut de « cheffe d'entreprise » teinté de consonances phalliques a été évoqué et semble reconnu et assumé de la part de Kenza. Du point de vue de la sphère privée, Kenza teste et cherche ce qui pourrait lui plaire et j'ai souvent fait le parallèle (pour moi-même) qu'elle est alors en train de traverser sa période de latence, nécessaires au processus sublimatoire. Elle semble s'intéresser aux choses culturelles et artistiques (lecture, danse, psychanalyse) alors que cette dernière ne pensait pas en être capable avant (car cantonnée au milieu scientifique). Lorsque j'ai émis l'hypothèse suivante « En fait, vous êtes aussi une intellectuelle ? », cela eut un effet très important pour elle, si bien qu'elle revint à la séance suivante me disant que cette phrase lui avait permis de s'envisager sous un autre angle en s'affranchissant des identifications de son père la concernant.

Maintenant, le Père symbolique est davantage présent car Kenza semble se référer à elle-même selon ses limites et valeurs introjectées. Son référentiel n'est plus en rapport avec des exigences idéales et tyranniques mais plus souple et adapté au bon père introjecté. Ainsi,

les séances ont lieu toutes les deux semaines et Kenza cherche moins l'approbation de l'analyste. Il reste alors à voir si elle est réellement capable d'accomplir ses désirs professionnels et personnels et donc à quitter le monde de l'intellectualisation pour celui de l'expérience, ce qui permettra alors de faire un pas de plus dans son chemin d'individuation et donc de séparation d'avec ses Pères.

La thérapie de la névrose d'échec est une « cure » à quatre : l'analysant et ses trois pères. L'analyste sera le réceptacle des affects du patient à l'égard de ces pères lui permettant de pouvoir symboliser les liens entretenus avec eux et ainsi de les dépasser. Cette relation transférentielle va réactualiser la notion de légitimité de l'analysant mais aussi de son analyste, dissimulée derrière la problématique de l'échec. La névrose d'échec est, selon moi, un sujet « passionnant » car il permet d'interroger sa place au monde et donc le sens que chacun donne à son existence renvoyant au cœur des préoccupations philosophiques de l'humanité ... et permettant peut-être de se recentrer sur l'essentiel à la fois individuel mais aussi collectif.

3) Avenir de la névrose d'échec : une hypothèse

Nombreux sont ceux qui évoquent, Lacan le premier, le déclin de la fonction paternelle comme étant à l'origine de l'accroissement des pathologies narcissiques (états limites et pervers). Plus généralement ce déclin a pour conséquence l'affaïssement des valeurs et des règles symboligènes où l'individu croît dans un « monde sans Autre »⁴⁷. Il est facile de noter une crise du père dans notre société actuelle où la pulsion n'étant pas encadrée, ne connaît pas de limites et contourne le principe de réalité dans un refus de la castration. Aujourd'hui, ce déni du réel se retrouve dans les refus d'identification sexuelle, dans l'éducation sans règles (dite positive) ou encore dans le transhumanisme au sens large. L'homme moderne dans sa volonté de toute-puissance tente d'évincer le père, de le faire disparaître...or pour dépasser le père il faut déjà qu'il y en est un (père) ! De ce point de vue, les perspectives d'avenir ne sont pas réjouissantes et la névrose d'échec a encore de beaux jours devant elle car la défaillance de la fonction paternelle semble s'accroître. Mais lorsque la société tend vers un extrême, un retour à l'équilibre est souvent l'étape suivante. Ce besoin d'extrême pourrait

⁴⁷ JOYE-BRUNO C, « Père et Nom(s)-du-Père », *Psychanalyse*, 2009, p. 123-134.
Disponible sur <https://www.cairn.info/revue-psychanalyse-2009-2-page-123.htm>

s'envisager comme l'étape de l'adolescence ponctuée par la recherche des limites et la lutte contre la castration. Ainsi, une fois la limite atteinte, on peut espérer que cela aboutisse à une maturité effective qui a su tirer des leçons et des enseignements de cette période de turbulences. Alors il est envisageable que ce « retour à l'équilibre » soit bénéfique car il va aboutir à la distinction fondamentale entre fonction paternelle et patriarcat. La séparation entre ces deux concepts permettra alors de réintégrer le père dans sa fonction symbolique et de réduire l'influence du Père tout-puissant incarné par l'ordre patriarcal et relayé par le fanatisme religieux ou politique. Ainsi, il me paraît évident que l'archétype de la figure du père va devoir être réactualisé et repensé. Alors, la place du père dans la famille et dans l'éducation, dépouillée du paternalisme qui jusqu'alors floutait les limites entre Père idéalisé et fonction paternelle, pourra faire émerger un quatrième Père « le Père sensible ». Ce Père sensible (à ne pas confondre avec la fonction maternelle) pourra se représenter comme l'imaginaire masculin ayant intégré sa position féminine. Cette redéfinition archétypale est celle d'un père qui reconnaît ses affects et celle de ses enfants, permet une ouverture au monde (et non une ouverture à son unique conception du monde), une découverte du monde sensible et spirituel tout en offrant un cadre rigoureux et contenant, ... Cette réactualisation de la place du père passe nécessairement par une certaine « difficulté » à être père : entre la remise en question des modèles de domination patriarcale et la nécessité de tiercéité qu'invoque la fonction paternelle. Mais l'intérêt que portent les nouveaux pères à être plus présents dans leur paternité (portage, implication dans l'éducation, fonction contenante, caregiver...) sont autant de tentatives de redéfinition de leur paternité. Bien que nous n'ayons pas pour l'heure le recul nécessaire, nous pouvons envisager que la conséquence psychique de ce remaniement sera de réduire la vivacité du Père imaginaire dans l'inconscient et permettre alors aux nouvelles générations de faire autrement que leur père. L'intensité du désir inconscient de « tuer le père » peut diminuer car l'enfant est dès lors légitime dans son désir d'individuation... alors je suis en mesure de penser que l'avenir de la névrose d'échec n'est pas radieux ! Au-delà de cette vision, quelque peu utopiste, un meilleur équilibre entre les Pères de la fonction paternelle peut alors s'envisager...

Donc, pour terminer ce chapitre, il apparaît que la névrose d'échec doit être prise dans son ensemble, tant au niveau collectif qu'individuel, afin d'en mesurer la complexité. C'est

cette appréhension qui permettra d'envisager des solutions faisant appel à notre créativité et permettant de voir au de-là de la dialectique des trois pères de la fonction paternelle.

Conclusion

Je conclurai ce travail par un souhait : celui d'avoir donné matière à réflexion aux septiques de la névrose d'échec. J'espère, à travers ces pages, être parvenue à nourrir le débat et avoir suscité l'intérêt de mes lecteurs pour cette névrose encore assez peu étudiée. En tout cas, pour ceux qui adhèrent à mes propos, il n'est plus possible de nier le lien entre névrose d'échec et fonction paternelle. En effet, je n'avance pas que la dialectique entre les Pères soit la seule cause possible dans la névrose d'échec mais que son rôle est indéniable. Peut-être, et c'est tout l'enjeu, que cela permettra d'aller (rapidement) interroger la place paternelle et celle de ses homologues phantasmatiques dans la clinique. En effet, ce père réel, cet homme parmi les autres, est « l'arbre qui cache la forêt » : il n'est pas seul et vient accompagné d'un nombre impressionnant de phantasmes allant du tyran au super-héros. Or, lorsqu'il y a phantasmes, il y a travail psychique, sujet aux affects et aux mouvements libidinaux...qui sont autant de « risques » de créer un déséquilibre dans cette fonction paternelle et d'empêcher la liquidation du phantasme. Ainsi, le Père imaginaire demeure et devient « la forêt », pour reprendre notre métaphore. Le névrosé reste le petit enfant qui regardant son père veut continuer à croire, à tout prix, que cet homme est tout-puissant et le protégera au de-là même de sa propre mort. Or cette demande de protection scelle un pacte de soumission...c'est là le pacte du névrosé de l'échec vis-à-vis de Père idéal et c'est ce que l'on retrouve également dans les adhésions fanatiques ou sectaires. Le névrosé doit alors refaire ce parcours depuis l'enfance et s'interroger sur l'origine de ses peurs qui l'empêchent de se subjectiver. Pourquoi implorer une telle protection au profit de son individuation ? Les racines de cette angoisse sont certainement à chercher du côté de Thanatos. Comme si ce Père-dieu avait le pouvoir de « sauver » de la mort : on retrouve bien cette lutte contre la castration « finale » comme dirait Freud plutôt que d'accepter que « la mort, c'est ce vers quoi retourne la vie, à savoir l'inerte ou l'inorganique qui la précède et qui en devient le but »⁴⁸. Certaines crises humaines, comme celle récente du Covid, en sont l'illustration parfaite. Montaigne disait « Philosopher, c'est apprendre à mourir », je me permettrais alors de dire « accepter la castration, c'est apprendre à mourir et entre temps apprendre à vivre ! ». La psychanalyse est aussi une philosophie de vie.

⁴⁸ FREUD, S. *Au-delà du principe de plaisir*. Payot, 2010.

Bibliographie

- AMADO LEVY-VALENSI, E. *L'échec du bon élève. Enfance*, 1954, tome 7, n°4, pp. 341-355.
- BRUSSET, B. « Le père dans les états-limites ». *Journal de la psychanalyse de l'enfant*. BAYARD Editions 1992.
- DELOURMEL, C. *De la fonction du père au principe paternel*, Revue française de psychanalyse, 2013/5 (Vol. 77), p. 1283-1353. Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2013-5-page-1283.htm>
- DE NEUTER, P. et DE LA HULPE, C. *Le père, ses instances et ses fonctions dans l'enseignement de Lacan et aujourd'hui, un quart de siècle plus tard*. Cahiers de psychologie clinique, 2011, pp. 47-73.
<https://doi.org/10.3917/cpc.037.0047>
- Dictionnaire Larousse Disponible sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais-monolingue>
- DOR, J. *Le père et sa fonction en psychanalyse*. ERES, 2012.
- DOSTOIEVSKI, F. *Les frères Karamazov*. Gallimard, 1994.
- ELEB, D. *Figures du destin : Aristote, Freud et Lacan ou la rencontre du réel*. La névrose hystérique de destinée : de la cause à la fin de la cure. Érès, 2004, pp.152-158.
- FISCH, R., WATZLAWICK, P., WEAKLAND J., *Changements : Paradoxes et psychothérapie*. Points, 2014.
- FREUD, S.. *Essais de psychanalyse appliquée. Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse* Gallimard, 1933, pp.105-136 - Collection Idées.
- FREUD, S. *Le problème économique du masochisme*. Payot, 2011. coll. « Petite Bibliothèque Payot »
- FREUD, S. *Un trouble de mémoire sur l'Acropole*. Paris : Presses Universitaires de France, 1985.
Disponible sur <http://www.circee.org/?freud-deja-vu-acropole-rolland>
- FREUD, S. *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. Folio essais, 1993.
- FREUD, S. *Totem et Tabou*. Gallimard, 2010.
- FREUD, S. *Dora : fragment d'une analyse d'hystérie*. Payot, 2010
- FREUD, S. *Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles*. Payot, 2019.
- FREUD, S. *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Folio essais, 1989.
- FREUD, S. *L'avenir d'une illusion*. Flammarion, 2011.
- FREUD, S. *Malaise dans la civilisation*. Editions Points, 2016.
- FREUD, S. *Au-delà du principe de plaisir*. Payot, 2010.
- GRATTON, E. *La figure paternelle en psychanalyse. Un effacement institutionnel au profit d'une implication relationnelle ?* Revue des politiques sociales et familiales, pp. 139-140.
Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/rpsf.139.0079>

GREEN, A. *Le complexe de castration*. PUF, 2015. Quadrige.

GRUNBERGER, B. *L'Œdipe ; un complexe universel*. TCHOU, 1998.

GRUNBERGER, B. & CHASSEGUET-SMIRGEL, J. *Les névroses. L'homme et ses conflits. Les grandes découvertes de la psychanalyse*. TCHOU, 1979.

JOYE-BRUNO C, « Père et Nom(s)-du-Père », *Psychanalyse*, 2009, p. 123-134.
Disponible sur : <https://www.cairn.info/revue-psychanalyse-2009-2-page-123.htm>

JUNG, CG. *L'homme à la découverte de son âme*. Albin Michel, 1987.

LACAN, J. *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Le Séminaire livre XI. POINTS, 2014.

LACAN, J. *Des noms-du-père*. SEUIL, 2005.

LAFORGUE, R. *Psychopathologie de l'échec*. Payot, 1944. Edition du Mont Blanc.

LAFORGUE, R. *L'échec de Baudelaire : essai psychanalytique sur la névrose de Charles Baudelaire*. Les Fleurs du mal. Genève : Mont-Blanc , 1964.

NACHT, S. *Le Masochisme*. Payot, 2008. coll. « Petite Bibliothèque Payot » .

NOEL, R. et CYR, F. *Comment penser la fonction du père ? Vers une vision systémique de la fonction de triangulation*. Revue Santé mentale au Québec, 2010. Disponible sur : <https://id.erudit.org/iderudit/044182ar>

PAQUETTE, D. (2004). *La relation père-enfant et l'ouverture au monde*. Enfance, vol. 56, 2004. Disponible sur <https://doi.org/10.3917/enf.562.0205>

QUINODOZ, JM. *Lire Freud : Psychologie des foules et analyse du Moi*. PUF, 2004
Disponible sur : <https://www.cairn.info/lire-freud--9782130534235-page-221.htm&wt.src=pdf>

ROGER, P. *La disparition du père : de l'affaissement du symbolique à l'angoisse du réel*. Filigrane. Revue Santé mentale au Québec, Volume 23, 2014.
Disponible sur : <https://id.erudit.org/iderudit/1026078ar>

ROJO SIERRA, M. *Introduction à la lecture de Jung*. Georg, 1988.

SEDAT, J. *Le déclin de l'image du père*. Figures de la psychanalyse, n°31. Erès, 2016. pp. 185-200.

STOLOFF, JC. *La fonction paternelle*. Concept-psy, 2007.

SZWEG, G. (2010). « *L'enfant dormira bien vite...* ». Revue française de psychosomatique, 2010, n°37, pp. 81-95.
Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/rfps.037.0081>

TREVILLE, D. *La psychodynamie*. EIPA, cours de deuxième cycle

UNESCO : Disponible sur <https://www.unesco.org/fr>